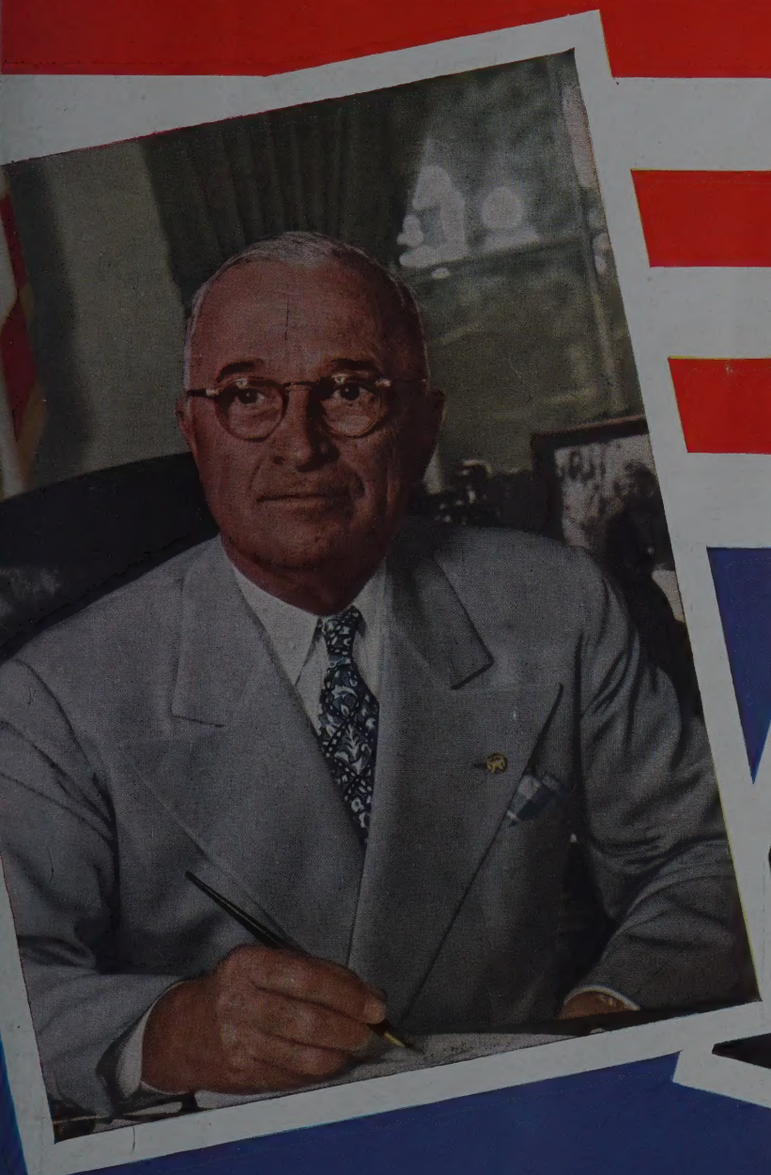
4 AVRIL 1951

N° 287 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

M. AURIOL CHEZ M. TRUMAN

« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

SAMEDI 21 AVRIL :

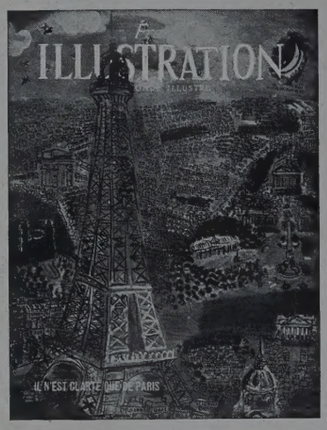
NOTRE NUMÉRO DE PRINTEMPS

CONSACRÉ AUX

2.000 ANS DE PARIS

DES SIGNATURES :

GEORGES DUHAMEL
GÉRARD BAUER
JEAN COCTEAU
ALBERT WILLEMETZ
HÉRON DE VILLEFOSSE
ALBERT MOUSSET
B. CHAMPIGNEULLE
ETC.



DES ILLUSTRATIONS

DONT CINQ HORS-TEXTE

PARIS TEL QUE L'ONT VU :

MANET
DEGAS
TOULOUSE-LAUTREC
VUILLARD
MARQUET

UN ALBUM SENSATIONNEL

QUE CEUX QUI AIMENT PARIS
VOUDRONT AVOIR DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE

158 PAGES DONT 66 EN COULEURS

SOUS UNE COUVERTURE VERNIE EN QUADRICHROMIE DE RAOUL DUFY

RETENEZ-LE SANS TARDER

CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

CE NUMÉRO SPÉCIAL SERA SERVI A NOS ABONNÉS DES CATÉGORIES 3 ET 4.

PETITE...
..EN DIMENSIONS SEULEMENT

la Sonorette

MARQUE DÉPOSÉE

PUISSANTE, MUSICALE, SENSIBLE

Comme un grand poste

5 LAMPES

Toutes ondes y compris les ondes courtes 30 à 50 mètres BAND SPREAD.

La SONORETTE est présentée dans une gamme très variée de ravissants coloris.

Pas d'excuses !... A l'encontre d'autres postes ayant les mêmes dimensions, la SONORETTE ne demande pas un traitement de faveur parce qu'elle est petite et charmante.

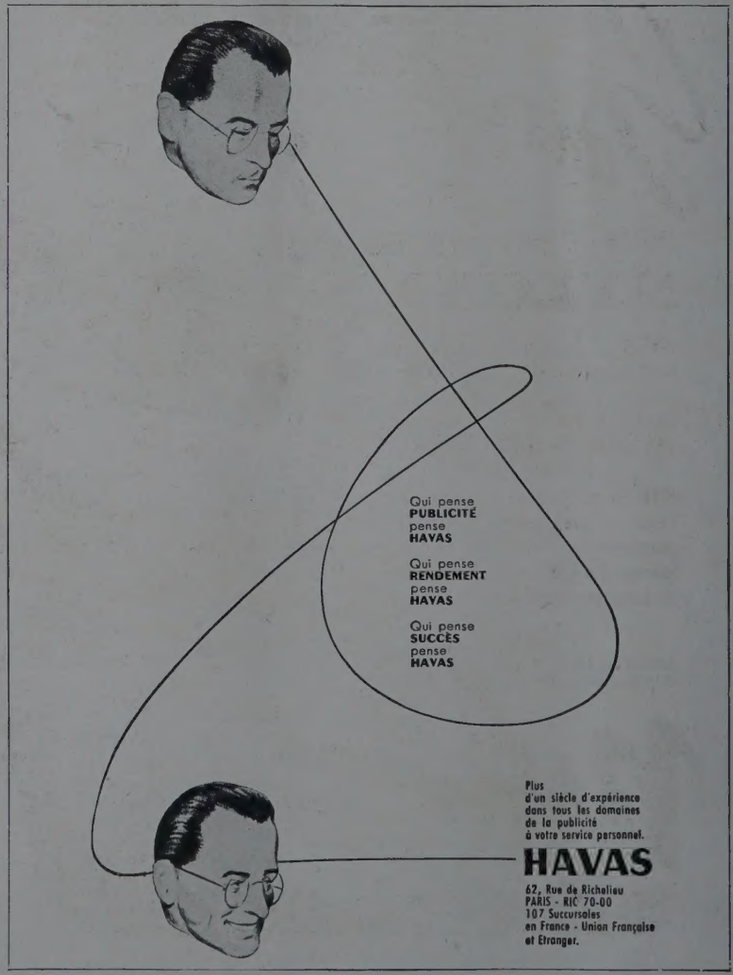
La SONORETTE vous apportera les mêmes stations que les plus grands postes, clairement et distinctement, sa tonalité vous surprendra et vous plaira grandement. Sur ondes courtes, la SONORETTE est très puissante et s'accorde très facilement. On découvre aisément toutes les stations sur son cadran miroir lumineux.

13.950 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant F.2 contenant toutes les caractéristiques sur ce poste.

Sonora RADIO
Usines et Bureaux
Puteaux - (Seine)

Pour AUTO, BATEAU, CAMPING, demandez l'adaptateur BLED-SONORETTE qui permet le fonctionnement de la SONORETTE sur accus de 6 volts.



VACANCES DE SANTÉ

à LA LÉCHÈRE-les-BAINS (Savoie)

Dans son cadre de montagnes savoyardes, La Léchère-les-Bains est un véritable joyau dans un écrin de verdure. Cette charmante station se blottit dans un parc fleuri agrémenté d'un petit lac où jaillissent les sources.

Leurs eaux alcalines et radio-actives sont une véritable source de jouvence à laquelle viennent puiser toutes les femmes soucieuses de conserver toute leur fraîcheur et leur grâce. Les affections circulatoires, en particulier celles du système veineux : varices, phlébites et ulcères, trouvent dans la cure un soulagement, voire même une guérison remarquable.

La supériorité extraordinaire des eaux de La Léchère, la science peut maintenant l'expliquer. Elle tient à leur thermalité élevée (53 degrés) et à leur radio-activité puissante (deux à six fois supérieure à celle des autres stations analogues), et à plusieurs autres raisons qui sont expliquées dans la brochure « S » que l'Établissement thermal de La Léchère vous enverra sur simple demande.

Venir à La Léchère cet été, c'est y passer de bonnes vacances et en revenir avec une santé et une légèreté qui étonneront vos amis.

Comment se forme le bouquet d'un grand vin...

Ce n'est peut-être pas sans raison que le parfum d'un bon vin est appelé bouquet. On y décèle des senteurs multiples, les unes suaves, les autres capiteuses, dont certaines évoquent des parfums connus. Ces senteurs composent véritablement un bouquet et c'est celui-ci qui, pour une bonne part, fait la gloire d'un grand vin.

Le vin du Château Saint-Georges a le privilège d'avoir un bouquet à la fois suave et délicat. On y reconnaît la senteur de la violette et l'effluve qu'apporte la campagne aux beaux jours d'été.

Un grand vin doit évidemment son bouquet aux éléments qui font sa noblesse, en particulier le terroir et l'exposition du vignoble. Mais c'est surtout la vinification et les soins avant la mise en bouteilles qui créent et font développer les éthers constituant le bouquet.

Au château Saint-Georges, le père François, maître de chais depuis plus de vingt ans, sait admirablement assurer le mûrissement de « son » vin. Il possède même en la matière un véritable don. Et puis cela fait tellement d'années qu'il soigne avec amour le vin de Saint-Georges qu'on peut lui accorder une totale confiance. Aussi le vin du Château Saint-Georges possède-t-il un bouquet qui en fait l'un des plus grands du Saint-Emilionnais.

Les amateurs de Château Saint-Georges ajouteront que la saveur de ce grand vin est l'égale de son bouquet.

L. P. P.

Faites-vous envoyer une caisse de 25 bouteilles de vin rouge GRAND CRU SAINT-GEORGES SAINT-EMILION 1948 mise du château, récolté exclusivement sur ma propriété, au prix de :

6.500 FRS LA CAISSE, FRANCO

tous frais et taxes compris. Paiement après réception.

Pétrus DESBOIS. MONTAGNE (Gironde).

FESTIVAL DE GRANDE-BRETAGNE

3 Mai—30 Septembre

CHEZ ELLE, LA GRANDE-BRETAGNE RECEVRA LE MONDE Ces mots résument l'objet et l'esprit du Festival. Exactement comme, il y a cent ans, la Grande Bretagne surprenait le monde entier en créant la première de toutes les grandes expositions universelles au fameux "Crystal Palace", elle vous invite au jourd'hui à prendre connaissance de toutes les réalisations dues à l'esprit d'entreprise du peuple britannique et aux progrès par lui accomplis dans toutes les sphères de la vie nationale.

Cérémonie d'ouverture

Sa Majesté le Roi déclarera ouvert le Festival de Grande-Bretagne à l'issue d'un service religieux officiel qui aura lieu à St-Paul's Cathedral le 3 Mai 1951.

EXPOSITIONS

LONDRES: *du 4 Mai au 30 Septembre:* Exposition South Bank.

Là, sur la rive droite de la Tamise, sur un espace de 12 ha., couvert d'édifices nouveaux et de vastes esplanades, c'est toute l'histoire de la Grande-Bretagne qui vous sera présentée et l'histoire de son peuple au travail et dans ses heures de loisir; industriel, voyageur, agriculteur; chez lui ou sur les mers; sportif ou désoeuvré; ou travaillant dans ces domaines infinis de la découverte scientifique où les savants britanniques collaborent à la construction du monde de demain.

3 Mai—3 Novembre
Jardins du Festival, parc de Battersea

3 Mai—30 Septembre
Exposition scientifique, South Kensington
Exposition d'Architecture, Lansbury, Poplar

5 Mai—30 Septembre
Exposition du Livre, Musée Victoria et Albert

GLASGOW

du 28 Mai au 18 Août: Exposition de l'Energie Industrielle à Kelvin Hall

BELFAST

du 1er Juin au 31 Août: Exposition de la Ferme et de l'Usine

Deux expositions itinérantes, dont le thème est similaire à celui de l'Exposition South Bank, feront le tour de la Grande-Bretagne: l'une par terre, qui s'arrêtera à Manchester, Leeds, Birmingham et Nottingham, et l'autre, sur le vaisseau du Festival le "Campania", qui fera escale à Southampton, Dundee, Newcastle-on-Tyne, Hull, Bristol, Cardiff, Plymouth, Belfast, Birkenhead et Glasgow.

FESTIVALS ARTISTIQUES

Il y aura à Londres, du 3 Mai au 30 Juin, une saison spéciale pour le Festival Artistique

Festival d'Aberdeen . . *30 Juillet—13 Août*
Festival Artistique et Musical d'Aldeburgh *8 au 17 Juin*
Assemblée de Bath . . . . . *20 Mai—2 Juin*
Festival Artistique de Belfast *7 Mai—30 Juin*
Festival de Bournemouth et de Wessex *3 au 17 Juin*
Festival de la Régence, à Brighton *16 Juillet—25 Août*
Festival de Cambridge . . *30 Juillet—18 Août*
Festival de Canterbury . . *18 Juillet—10 Août*
Festival de Musique Britannique Contemporaine (Cheltenham) . . . . . *2 au 14 Juillet*
Festival Artistique de Dumfries *24 au 30 Juin*
Festival International de Musique et d'Art Dramatique à Edimbourg *19 Août—8 Septembre*
Festival 1951 des "Highlands" à Inverness *17 au 30 Juin*
Festival de Liverpool . . *22 Juillet—12 Août*
"Eisteddfod" Musical International de Llangollen . . . . . *3 au 8 Juillet*
"Eisteddfod" Royal du Pays de Galles, à Llanrwst . . . . . *6 au 11 Août*
Festival de Norwich . . . . . *18 au 30 Juin*
Festival d'Oxford . . . . . *2 au 16 Juillet*
Festival Artistique de Perth . *27 Mai—16 Juin*
Festival Saint-David (Musique et Liturgie) *10 au 13 Juillet*
Festival Shakespeare (Stratford on Avon) *24 Mars—27 Octobre*
Festival de Musique de Swansea *16 au 29 Septembre*
Festival des 3 Choeurs à Worcester *2 au 7 Septembre*
Festival d'York . . . . . *3 au 17 Juin*

D'autres manifestations sont prévues au programme:

ECOSSE

Edimbourg: Assemblée des Clans *16 au 19 Août*
Exposition de Livres du XVIIIème siècle *3 Août—15 Sept*
Exposition de l'Architecture et des Arts traditionnels Ecossais *25 Juin—8 Septembre*
Festival International du Film Documentaire *19 Août—8 Septembre*
Glasgow: Exposition du Livre Contemporain *1er Juin—28 Juillet*

PAYS DE GALLES

Cardiff: Reconstitution Historique *25 Juillet—6 Août*
Exposition de Peinture Contemporaine
Festival folklorique de Saint-Fagan *16 au 28 Juillet*
Dolhendre, Merioneth: Développement Agricole des Régions Montagneuses *Mai—Septembre*

IRLANDE DU NORD

Belfast: Exposition Royale d'Agriculture *23-26 Mai*
Défilé militaire de toutes les Armes *29 Août—1er Septembre*

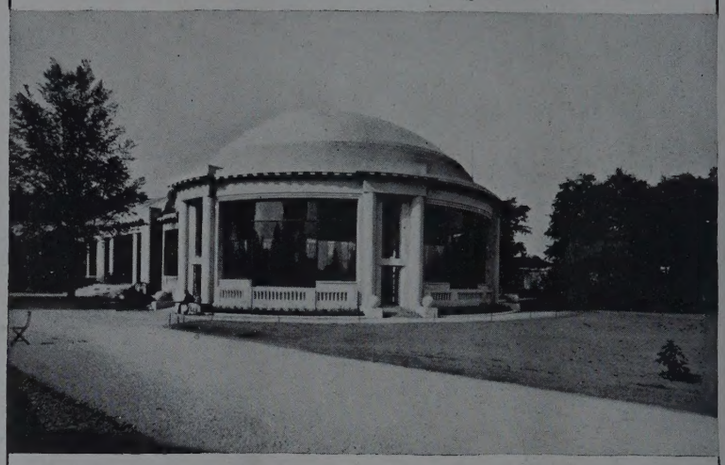
Toute demande de renseignemente concernant le Festival doit être envoyée à:

FESTIVAL OF BRITAIN INFORMATION CENTRE
SWAN & EDGAR BUILDING PICCADILLY CIRCUS LONDON W.1

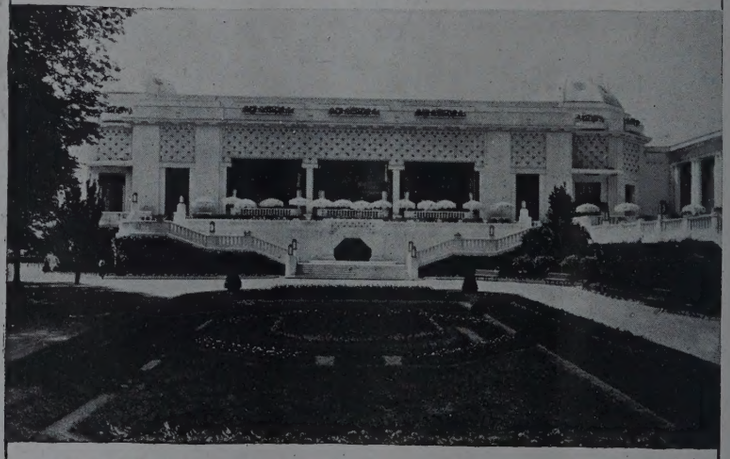
Pour plus de détails, voyez votre agence de voyages

C3

VITTEL



GRANDE SOURCE
POUR LES REINS
SOURCE HEPAR
POUR LE FOIE
La Station de l'Arthritisme



SAISON : 25 Mai - 20 Septembre
GOLF ★ COURSES ★ POLO
CONCOURS HIPPIQUE ★ PISCINE
AU CASINO : Soirées de gala
Boule - Baccara - Roulette
Nombreux Hôtels

Faites votre cure à

VITTEL

7me ANNÉE — NUMÉRO 287

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

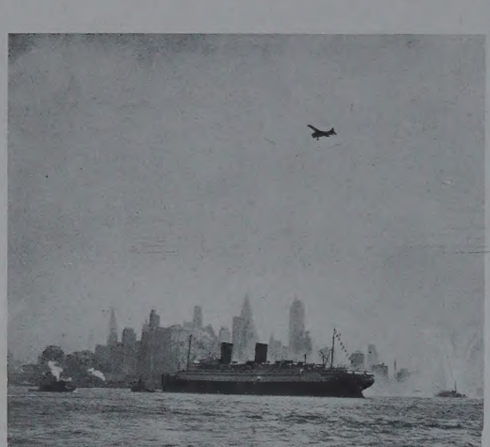
14 AVRIL 1951

Phot. A. P.

A TRAVERS BROADWAY PAVOISÉ

Après les rencontres officielles de Washington, où l'amitié franco-américaine s'était solennellement affirmée, le peuple des Etats-Unis a donné libre cours à ses sentiments en acclamant frénétiquement, tout le long de Broadway, le président Vincent Auriol à qui le maire de New-York allait décerner le titre de citoyen d'honneur.

LE FILM DU SÉJOUR PRÉSIDENTIEL



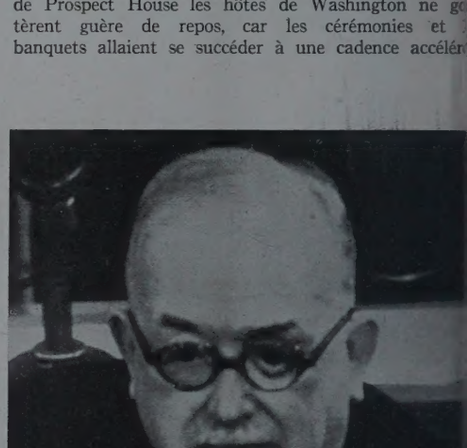
28 MARS. Ayant salué au passage la statue de la Liberté, le président Auriol, remontant l'Hudson à bord de l'*Ile-de-France*, entre dans le port de New-York, qu'emplissent les stridentes clameurs des sirènes.

... A Washington, c'est avec une cordiale bonne humeur que M. et M^me^ Truman accueillent leurs hôtes français à leur descente du train spécial où ils occupaient le wagon personnel du président des U. S. A.

29 MARS. Dans leur paisible résidence bourgeo de Prospect House les hôtes de Washington ne go tèrent guère de repos, car les cérémonies et banquets allaient se succéder à une cadence accélér

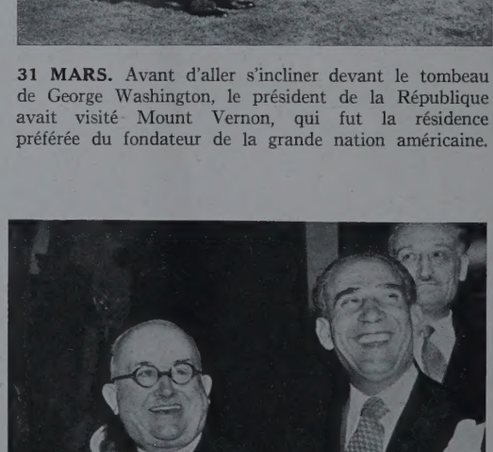
30 MARS. Au dîner auquel avaient été conviés le président et M^me^ Truman, à l'ambassade de France, M^me^ Vincent Auriol, par sa distinction et son élégance, apparut à ses hôtes comme « the first lady of France ».

31 MARS. Avant d'aller s'incliner devant le tombeau de George Washington, le président de la République avait visité Mount Vernon, qui fut la résidence préférée du fondateur de la grande nation américaine.



2 AVRIL. La pathétique harangue prononcée par président devant le Congrès, où il traça le tablea du relèvement français, fit de cette séance exceptio nelle le moment capital de sa visite aux Etats-Un

3 AVRIL. Après l'ovation populaire dans Broadway, c'est dans une atmosphère de bonne humeur qu'à City Hall le président attache au col de M. Impelliteri, le maire de New-York, la cravate de commandeur.



... Rédigé en style archaïque, ce parchemin fait savoir à tous que le maire de la cité de New-York a conféré la citoyenneté « pour ses services publics distingués et exceptionnels » à Son Excellence M. Vincent Auriol.

4 AVRIL. Le président, qui avait tenu à se recueillir devant la tombe de Franklin Roosevelt, a été reçu en son domaine de Hyde Park, par M^me^ E. Roosevelt qu'il a promue commandeur de la Légion d'honneur

AUX U.S.A.

.Le soir, après le dîner qu'il donna en l'honneur de
I. et M^me^ Auriol, M. Dean Acheson put s'entretenir
nguement avec son collègue M. Robert Schuman des
roblèmes extérieurs qui préoccupent les deux nations.

..Du train spécial qui l'emmenait vers New-York, où
a municipalité avait organisé un banquet de plusieurs
entaines de couverts au Waldorf-Astoria, le président
dressa un dernier salut à la capitale américaine.

..Avant de quitter les U. S. A. le chef de l'Etat se
levait d'apporter aux Français de New-York le salut de
a mère patrie. Emouvante réception où l'attachement
le nos compatriotes à leur pays s'exprima avec ferveur.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant, dans les gazettes, la relation de cette visite que M. Vincent Auriol vient de rendre aux Américains du nord, les gens qui ont la mémoire longue auront sans doute eu quelque peine à ne pas évoquer d'autres voyages présidentiels : celui, par exemple, que fit Raymond Poincaré en Russie pendant l'été de l'an 1914, celui qui conduisit, en 1939, Albert Lebrun à Londres. Qu'un esprit attentif se prenne à rêver sur ce thème et que cette rêverie se colore d'inquiétude, rien de plus naturel. Faut-il considérer cette rencontre des deux présidents, l'Américain et le Français, comme une entrevue préparatoire à quelque catastrophe mondiale ? Voilà bien ce que peuvent se demander les Français qui aiment leur patrie et qui ne renoncent pas volontiers à l'amer jeu des pronostics.

J'accorde que la conjoncture des faits pourrait nous incliner à des rapprochements, à des comparaisons. Mais quoi ! nous avons souvenir de maintes visites analogues et qui n'ont pas servi de prélude à de grands malheurs. Les actes diplomatiques efficaces ne sont généralement pas entourés de fastes officiels. Encore que, dans les circonstances présentes, l'optimisme ait assez peu d'empire sur les esprits de ma sorte, je découvre, au voyage de M. Auriol, des raisons qui ne démontrent ni la crainte, ni l'esprit de bravade, des raisons qui tendraient plutôt à confirmer une grande réalité humaine encore hésitante en sa démarche et ses travaux, une réalité que j'aimerais à nommer la civilisation atlantique.

Pour qu'une civilisation naisse et se développe, il faut qu'elle dispose de bonnes voies de communication, il faut que les échanges puissent être incessants entre les divers membres d'un grand organisme régi par un même système d'équilibre, par les mêmes règles intellectuelles et morales. Les civilisations de l'antiquité ont ainsi prospéré le long des fleuves, ce qui est le cas de la civilisation égyptienne, ou encore au bord d'une mer. On doit même considérer que les civilisations de l'Égypte, de l'Asie mineure, de la Grèce, de Rome ont fini, malgré les querelles, les guerres, la diversité des langues, par former une communauté. C'est à une telle communauté, désormais restreinte pour l'homme du XX^e^ siècle qui traverse la mer intérieure en une petite heure de vol, c'est à cet organisme complet que pensait Valéry quand il parlait du « continent méditerranéen » — le mot de continent, ne l'oublions pas, s'applique à des parties sans doute diverses, qui se trouvent « tenues ensemble ».

Cette civilisation méditerranéenne a gagné l'Europe, d'abord, puis la planète. A la plus grande partie du monde, elle a fourni des religions, des philosophies, des sagesses, des méthodes, et naturellement des techniques. Au regard des gens simples, au regard des multitudes, c'est la technique, pure discipline d'application, qui manifeste et symbolise la science omnipotente.

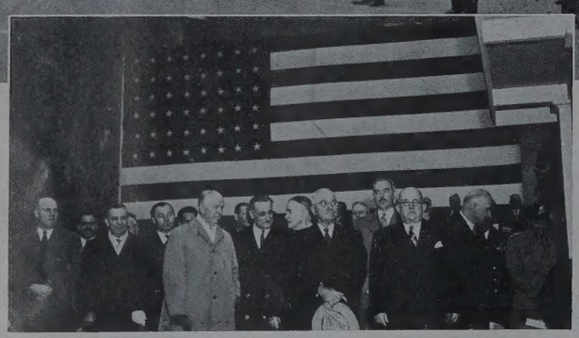
La Méditerranée n'est plus le lac central de cette nouvelle civilisation. Ce lac central est et ne peut pas ne pas être l'Océan Atlantique.

Une mer n'est jamais un obstacle : c'est une grande route, c'est un espace normalement libre qui permet aux hommes d'échanger des idées et des marchandises. La civilisation atlantique, formée par tous les peuples de l'Europe, de l'Amérique et de l'Afrique, existe en fait ; mais le moment est venu pour elle de se déclarer, d'abord, de s'organiser, ensuite. Il est clair que la civilisation atlantique est indépendante de tel ou tel accord politique rendu nécessaire par les troubles de l'heure. Elle ne doit pas non plus être à la merci d'un désaccord momentané entre ses membres. Les guerres puniques ont assombri la civilisation méditerranéenne, elles ne l'ont pas détruite : une civilisation solidement fondée survivait, jadis, à des dissensions intérieures. Les civilisations modernes sont probablement plus vulnérables et c'est grand sujet de tristesse.

Si la civilisation atlantique s'affirme, elle parviendra peut-être à établir un équilibre planétaire. Elle devra, naturellement, admettre à égalité les éléments latins et anglo-saxons puis, petit à petit, les hommes de couleur promus par l'effet de la culture. Elle ne saurait, il va sans dire, être fermée aux peuples tournés vers le Pacifique, pas plus qu'aux peuples de l'Europe orientale. Les raisons géographiques ont une nette valeur initiale ; mais elles sont subordonnées, par la suite, au faisceau des intérêts qui déterminent les peuples à travailler de concert, à reconnaître le même centre d'activité, à utiliser les mêmes courants.

La visite de M. Vincent Auriol aux États-Unis m'apparaît, tout compte fait, comme une manifestation intérieure et normale de cette civilisation atlantique dont nous connaissons les origines, les éléments, les ressorts, les ressources et qui, si les peuples intéressés en prennent sans retard conscience, peut proposer au monde humain de valables formules d'ordre.

Le Président Auriol aux États-Unis



Présidents de deux grandes démocraties fraternellement unies, M. Harry Truman et M. Vincent Auriol se sont aisément accordés au cours des importants entretiens politiques de Washington.

PAR ANDRÉ MAUROIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pour la première fois dans l'histoire du monde, un président de la République française a rendu visite au président des Etats-Unis. Il est naturel que cet événement se soit produit en notre temps. La rapidité des transports a contracté le globe terrestre, et l'Amérique n'est pas aujourd'hui plus éloignée de la France que n'était jadis l'Angleterre. Les rapports entre les deux pays sont devenus très étroits. Sans doute les Etats-Unis et la France avaient été alliés au temps de l'Indépendance américaine et pendant les deux guerres mondiales, mais les liens étaient alors surtout militaires et se relâchaient lorsque revenait la paix. Aujourd'hui les liaisons sont multiples et durables. L'économie de la France s'appuie sur celle de l'Amérique. C'est en se prêtant un mutuel appui que les Etats-Unis et la France peuvent défendre les libertés démocratiques auxquelles les deux pays sont si profondément attachés. La coopération n'est plus seulement entre les états-majors ; elle commence avant les combats et elle a pour objet essentiel de rendre la guerre impossible. Peu à peu, presque inconsciemment, l'humanité s'achemine vers des unités plus vastes : communauté atlantique d'abord, plus tard, peut-être, Etat mondial.

Le président Auriol et le président Truman étaient faits pour s'entendre. Tous deux sont des hommes de bonne volonté et de parfaite simplicité. Quiconque a rencontré Vincent Auriol connaît sa bonne humeur, sa bienveillance affectueuse, son bon sens et l'étendue de son information. Il est, comme Doumergue, comme Loubet, l'un des présidents qui ont suivi de très près les affaires de la République et qui, sans jamais aller au delà de leurs prérogatives constitutionnelles, ont exercé avec efficacité le droit de savoir, le droit de conseiller. Harry Truman, quoi qu'en disent ses adversaires politiques, a montré, lui aussi, en des circonstances difficiles, un grand courage, une réelle adresse de manœuvrier et une remarquable puissance de travail. Les deux présidents ont le même objet : faire sortir le monde humain, sans catastrophe, de la crise la plus dangereuse qui en ait jamais menacé l'existence. Chacun des deux trouvait en l'autre un partenaire loyal et un interlocuteur selon son cœur. L'hospitalité simple et chaleureuse des Truman sera celle, exactement, qu'offrent et que souhaitent les Auriol. Plus de travail que de faste. Sans doute il fallait des cérémonies publiques pour permettre aux masses de participer à cette amicale réception et d'en accentuer la portée, mais le travail invisible aura été plus important encore que l'enthousiasme populaire.

D'autres hommes d'Etat français ont eu récemment des contacts utiles avec les dirigeants américains. La souriante honnêteté de Robert Schuman, l'intelligence précise de René Pleven ont fait à Washington grande impression. Mais un reproche souvent entendu aux Etats-Unis lorsqu'on y parle de la France, c'est l'instabilité de nos gouvernements :

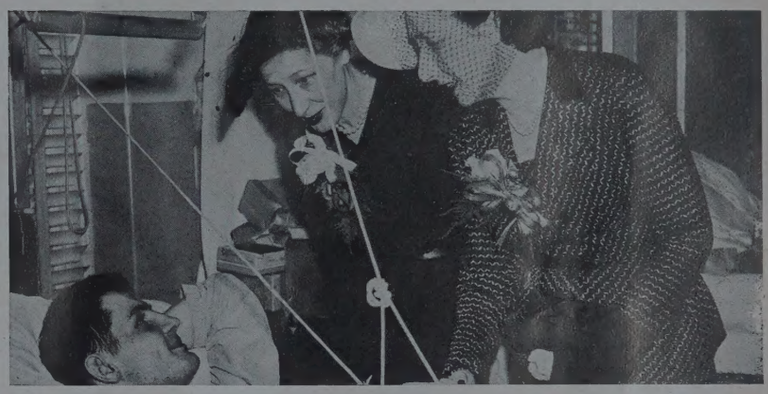
— Vous nous envoyez, me disait-on au cours de mon récent voyage, des présidents du Conseil avec lesquels nous nous entendons bien, mais comment savons-nous si les décisions prises en accord avec eux seront appliquées, puisqu'ils peuvent être renversés le lendemain ?

J'essayais d'apaiser cette inquiétude en affirmant (ce qui est vrai) la relative continuité de la politique française sous le masque d'une apparente instabilité.

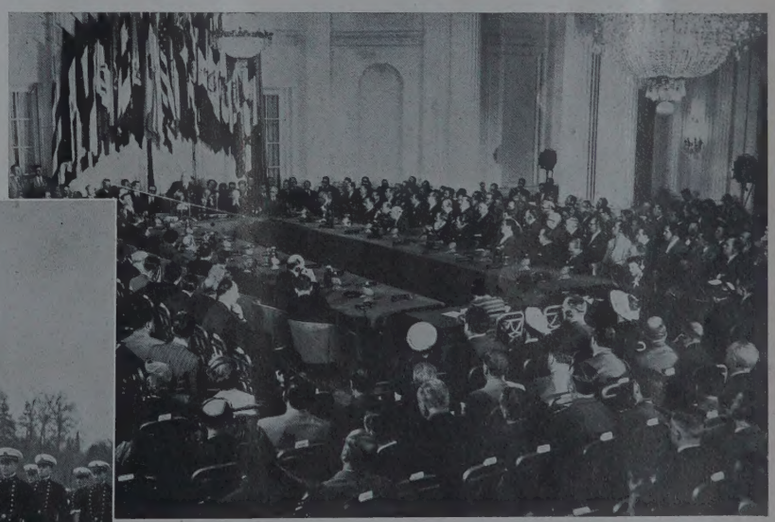
— Le Premier change, disais-je, les ministres restent. La France bat les cartes, le jeu est toujours le même.

Mais la visite du président de la République nous apportait un argument bien plus fort. Voici qu'arrivait à nos amis américains l'interlocuteur le plus stable, celui qui participe aux conseils du gouvernement, quel que soit le gouvernement, celui qui dirige ces conseils et qui, si respectueux soit-il de la Constitution, ne peut manquer d'avoir une influence sur les décisions prises, surtout en ce qui concerne la politique extérieure. J'entends bien qu'il

HÉROS DE L'INDÉPENDANCE, LA FAYETTE A SA STATUE A WASHINGTON, AU PIED DE LAQUELLE M. AURIOL A DÉPOSÉ DES FLEURS. LES DEUX PRÉSIDENTS ONT ÉCHANGÉ DES CADEAUX, ET M. AURIOL A REÇU UN ALBUM DE PHOTOGRAPHIES REPRÉSENTANT DES MONUMENTS FRANÇAIS REPRODUITS DANS LES PARCS DES ETATS-UNIS.



EN COMPAGNIE DE Mme HENRY BONNET, FEMME DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE, Mme VINCENT AURIOL A RENDU VISITE, AU « WALTER REED HOSPITAL », AUX BLESSÉS DE CORÉE. ON LA VOIT ICI AVEC MARVIN DAVIS, QUI A PERDU LA JAMBE GAUCHE.



« UNE VOLONTÉ COMMUNE NOUS ANIME : LA PAIX », PROCLAME DEVANT LA CONFÉRENCE PANAMÉRICAINE M. AURIOL. AU CIMETIÈRE D'ARLINGTON IL FLEURIT LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU.

LE PRÉSIDENT A DÉCORÉ DE LA LÉGION D'HONNEUR LE DRAPEAU DE L'ACADÉMIE NAVALE D'ANNAPOLIS. AU MESS OU LE DÉJEUNER ÉTAIT SERVI IL CONSULTE LE MENU. LA CANTATRICE FRANÇAISE LILY PONS A L'AMBASSADE.

LE CONGRÈS A ACCLAMÉ LE DISCOURS DE M. VINCENT AURIOL QUI A AFFIRMÉ QUE LE « NEUTRALISME » EST UN NON-SENS, AJOUTANT : « LA FRANCE ACCEPTE VIRILEMENT LES DEVOIRS ET LES RESPONSABILITÉS D'UNE GRANDE PUISSANCE. »

EN RECEVANT A L'UNIVERSITÉ DE COLUMBIA LES INSIGNES DE DOCTEUR « HONORIS CAUSA » M. VINCENT AURIOL A DÉCLARÉ QUE L'ENSEIGNEMENT NE DOIT PRODUIRE « NI DES FOSSILES NI DES ROBOTS ». LE DÉFILÉ DU CORTÈGE DANS BROADWAY DONNA LIEU A DE GRANDES MANIFESTATIONS DE SYMPATHIE. DEBOUT, LE PRÉSIDENT SALUAIT LA FOULE. L'ACCOLADE DE M. AURIOL AU MAIRE DE NEW-YORK, M. IMPELLITERI, EN LUI REMETTANT LA CRAVATE DE COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, A BEAUCOUP SURPRIS LES AMÉRICAINS, A QUI CE CÉRÉMONIAL EST INCONNU.

n'appartenait pas au président de la République de s'engager au nom de la France, mais il était accompagné de son ministre des Affaires étrangères, qui, lui, a le droit de parler au nom du gouvernement. Rien ne pouvait être plus précieux, pour le président des Etats-Unis, que des entretiens avec le président permanent des réunions ministérielles assisté du ministre responsable.

UN autre point très important, c'est que le président de la République est aussi le président de l'Union française. Excellente occasion pour la France de donner une grande publicité à l'existence et à la réalité de cette Union. Elle est trop peu connue aux Etats-Unis. C'était jadis la coutume des libéraux américains, et même de ceux qui sur d'autres points étaient favorables à la France, d'attaquer notre pays sur son colonialisme. D'où une certaine âpreté dans les ripostes des Français et un dialogue qui parfois devenait aigre. Aujourd'hui la France, comme l'Angleterre, fait de son mieux pour donner aux habitants des anciennes colonies leur indépendance dans le cadre de l'Union française, mais l'étendue de cet effort, la générosité de nos abandons, le caractère profond des réformes ne sont pas connus à l'étranger. On y entend les plaintes de minorités extrémistes, qui souvent défendent des privilèges de caste plutôt que des libertés nationales ; on ignore le changement radical qui, depuis cinq ans, a mis fin au colonialisme traditionnel. De même que le roi d'Angleterre est le seul commun dénominateur entre les nations de la Communauté britannique, le président de la République a seul qualité pour parler au nom de tous les peuples de l'Union française. Il est certain que sa présence et ses propos auront contribué à éclairer le public américain sur une question que celui-ci connaît mal et qu'un malentendu très ancien est ainsi, aux yeux des hommes de bonne foi, en grande partie dissipé.

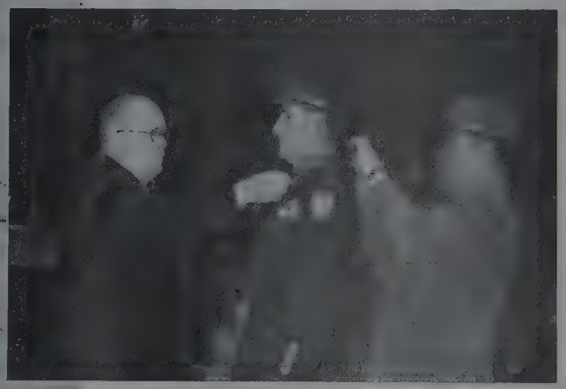
LE président de la République arrivait aux Etats-Unis à un moment favorable. Les rapports des deux pays, qui furent pendant quelques semaines légèrement tendus l'an dernier, sont redevenus excellents. On avait, vers novembre 1950, accusé la France de rendre impossible la défense de l'Europe en s'opposant au réarmement allemand. Il a été prouvé depuis que le principal obstacle au réarmement allemand est en fait le refus de l'Allemagne, et ce grief contre la France s'est évanoui en transparente fumée. D'autres nous avaient reproché de participer insuffisamment à la guerre de Corée et de soutenir les Nations Unies par des mots plutôt que par des actes. Nous avons répondu que la guerre d'Indochine, aussi difficile que la guerre de Corée, absorbe nos forces disponibles et que notre présence en Indochine est nécessaire, jusqu'à nouvel ordre, tant pour l'équilibre de la Chine que pour le ravitaillement du Japon. La justesse de ces arguments a fini par être reconnue. La belle conduite du bataillon français du général Monclar en Corée, le rôle capital qu'il a joué dans les dernières opérations ont achevé d'apaiser l'opinion publique. Enfin celle-ci s'était inquiétée de ce qu'on appelait « le neutralisme français » ; elle a compris maintenant que cette doctrine, plus naïve qu'active, n'était ni celle du gouvernement ni celle des électeurs français. Le général Eisenhower a dit, à plusieurs reprises, qu'il n'avait qu'à se louer de la coopération française. Il a constaté que l'armée française travaillait ; il s'est réjoui de retrouver à ses côtés son compagnon d'armes, le général Juin ; il a vu que les Français, comme lui-même, souhaitaient s'armer non pour lutter et conquérir, mais pour convaincre un agresseur éventuel que la guerre serait un risque trop grand. Sur tous ces points capitaux le président Auriol trouvait aux Etats-Unis des esprits apaisés et satisfaits.

SUR le plan culturel et spirituel il a pu constater que le prestige de la France reste grand. Le rêve de tout Américain est de faire, au moins une fois en sa vie, un voyage à Paris, qu'il sait être la plus belle ville du monde. Le bimillénaire avive encore l'intérêt de ce public, qui admire tant d'ancienneté unie à tant de jeunesse. Au moment de la tension internationale de novembre dernier, beaucoup de touristes avaient annulé leur passage. Tous se sont inscrits à nouveau. Aux Etats-Unis mêmes, Jouvet vient de triompher avec *l'Ecole des femmes* et l'ombre de Giraudoux peut jouir du succès de *la Folle de Chaillot*. J'ai eu moi-même une preuve touchante de l'attachement généreux de tant d'Américains pour la France. Les bibliothèques françaises, et singulièrement la bibliothèque municipale de Bordeaux, ayant appris qu'on allait vendre aux enchères, à New-York, le *Livre de Raison* tenu, de sa main, par Montaigne, avaient naturellement souhaité faire rentrer en France cette relique. Elle appartient à notre histoire. Mais les experts prévoyaient que le livre atteindrait près de 8 millions, et les crédits français ne permettaient d'en trouver que deux. Il m'a suffi d'alerter, avec l'appui de notre attaché culturel, le directeur de l'Institut français, Pierre Bédard, pour que celui-ci trouve parmi les amis de cette si utile maison quelques mécènes qui ont généreusement, sans ostentation, réuni l'énorme somme nécessaire. La succession Lucius Wilmerding, qui faisait la vente, a elle-même largement contribué, et nos amis Américains ont offert le livre à la bibliothèque de Bordeaux. Pour quel autre pays au monde eussent-ils fait ce bel effort, si entièrement désintéressé ?

« Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple », a dit Renan dans une conférence célèbre. La France et les Etats-Unis ont fait de grandes choses ensemble. Rochambeau et ses soldats étaient aux côtés de Washington aux jours où l'Amérique conquérait son indépendance. Pershing apportait à Foch, en 1918, les divisions fraîches dont nous avions alors un si pressant besoin. Eisenhower commandait, de 1943 à 1945, les armées alliées qui aidèrent les Français à reconquérir, à leur tour, leur indépendance. Oui, la France et les Etats-Unis ont des gloires communes dans le passé. Et elles ont aussi une volonté commune dans le présent : c'est de maintenir la paix avec l'honneur. Par quoi nous entendons maintenir la paix sans sacrifier la liberté ni la justice. La récente rencontre à Washington de deux présidents qui, l'un et l'autre, respectent à la fois la paix, la justice et la liberté aidera leurs deux nations à poursuivre comme un seul peuple leur marche, difficile mais nécessaire, vers un monde réconcilié.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

A West-Point, après l'impeccable défilé des cadets de l'Académie militaire, le président, assisté du général Grossin, chef de sa maison militaire, a décoré des insignes de commandeur de la Légion d'honneur le général Irving, superintendant de l'école, qui remit a son tour au général Grossin la cravate de commandeur de la Légion du Mérite.



Enfin, après une visite au nouveau building ou les Nations Unies ont installé leurs services centraux, le président, Mme Auriol et M. Schuman, qui avaient reçu au Waldorf-Astoria nos compatriotes des U. S. A., adressaient un cordial « au revoir » a leurs hotes newyorkais du wagon qui les emmenait vers le Canada.

AU CANADA

OU SUBSISTENT TANT DE SOUVENIRS FRANÇAIS

Le Canada n'a pas accueilli M. Vincent Auriol avec moins de vibrant enthousiasme que les Etats-Unis. Que ce soit à Ottawa, capitale administrative du pays, à Toronto, la vaste cité industrielle de la région des Grands Lacs, à Montréal, à Québec, où survit par tant de souvenirs la traditionnelle civilisation de notre pays, la foule a acclamé d'un même élan et d'un même cœur le premier président de la République venu apporter au Canada le témoignage de l'affection de la France persistant à travers les siècles et l'expression de sa gratitude pour la contribution que la grande nation nord-américaine a apportée à deux reprises successives à la cause de la liberté des peuples.

A la gare d'Ottawa, le président, qui avait pu pendant le long trajet nocturne se remettre un peu de sa fatigue, fut reçu par lord Alexander of Tunis, gouverneur général, qui lui présenta le premier ministre, M. Saint-Laurent, tandis que de son côté la vicomtesse Alexander se portait au-devant de M^me^ Auriol. Le protocole, plus sévère ici qu'aux Etats-Unis, avait contraint M. Vincent Auriol à revêtir pour la première fois la jaquette. Mais c'est néanmoins tête nue et en voiture découverte que le président et lord Alexander se rendirent de la place de l'Union à l'hôtel du gouverneur, précédés de quatre sergents de la police montée, quatre colosses portant la tunique écarlate et le pantalon bleu à bandes jaunes.

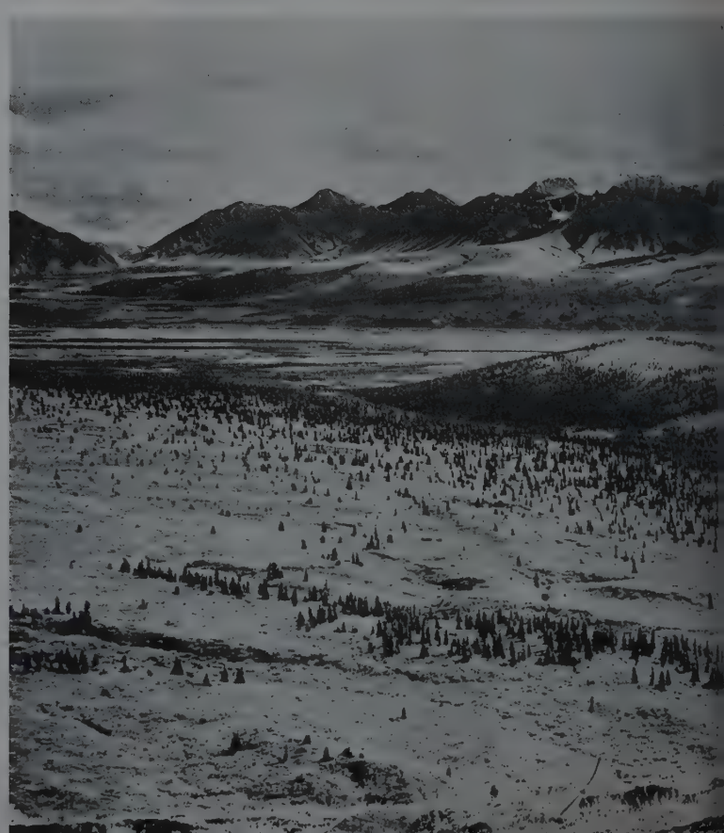
Après le déjeuner, le président de la République fut reçu par le parlement canadien, et le soir, après le dîner qu'il offrit à l'ambassade de France, il partit pour Toronto.

Au cours de la séance solennelle qui rassemblait à Ottawa les membres du Sénat et ceux de la chambre des Communes, le premier ministre, M. Saint-Laurent, après avoir rappelé la fraternité d'armes franco-canadienne, dit : « Nous voulons faire tout notre possible pour empêcher qu'une nouvelle catastrophe ne s'abatte sur notre peuple, mais nous n'abandonnerons jamais le droit de nous défendre. » Dans sa réponse M. Auriol exprima au peuple canadien l'inaltérable amitié de la France et « notre gratitude pour tout ce qu'il a fait pour notre libération et aussi pour cette inépuisable générosité que, sous l'impulsion d'œuvres nationales ou privées, il nous a prodiguée pour soulager les misères de notre peuple, épuisé par la guerre et une longue et atroce oppression ».

Ce sont des parachutistes coiffés du béret rouge et appartenant au célèbre régiment « Princess Patricia » qui rendirent les honneurs au chef de l'Etat français à son arrivée à Toronto, où il fut salué à la gare par le lieutenant-gouverneur et le maire. Après avoir traversé la ville, dont l'aspect est spécifiquement britannique et dont la population, qui passe pour extrêmement peu expansive, lui fit un accueil qui démentait cette réputation, le président de la République fut reçu par le parlement provincial, où, après de brèves allocutions, il lui fut remis en cadeau une luxueuse canne à pêche. Les Canadiens n'ont pas oublié le goût du président pour ce sport, et en recevant avec un plaisir visible l'instrument qui lui était offert M. Auriol dit en riant : « Je vais dévaster toutes les rivières de France. »

Du parlement il se rendit au monument sur lequel sont gravés les noms des batailles auxquelles les soldats canadiens ont pris part durant la guerre de 1914-1918. Après avoir reçu dans un grand hôtel de la ville la colonie

VENANT DE NEW-YORK, LE TRAIN PRÉSIDENTIEL EST ENTRÉ EN GARE D'OTTAWA. M. AURIOL ET M. SAINT-LAURENT, PREMIER MINISTRE CANADIEN, QUI SE SONT DÉJA RENCONTRÉS, A PARIS, EN JANVIER, SE SERRENT AMICALEMENT LA MAIN.



A Toronto, M. Auriol a déposé une gerbe au pied du cénotaphe élevé aux Canadiens tombés pendant la première guerre mondiale. Il fut, a Rideau-Hall l'hote du gouverneur général du Canada, lord Alexander of Tunis.

A sa sortie de la gare de l'Union, le président a passé en revue la garde d'honneur, que commandait le chef d'escadrille Cleaver (a gauche). En souvenir de la visite du président de la République française, ce massif du Yukon, au nord-ouest du Canada, portera le nom de monts Auriol.

DEVANT LE PARLEMENT CANADIEN, M. VINCENT AURIOL A ÉVOQUÉ AVEC BEAUCOUP D'ÉMOTION LES SACRIFICES DU CANADA PENDANT LES DEUX GUERRES. DANS TOUS SES DISCOURS IL A RAPPELÉ L'EFFORT DE RELÈVEMENT DE LA FRANCE.

A TORONTO, LE PRÉSIDENT, ACCOMPAGNÉ DU CAPITAINE NORMANDIN DES FUSILIERS « MONT-ROYAL » PASSE EN REVUE LA GARDE QUI LUI RENDAIT LES HONNEURS.

DEUX CHAMBRES TAPISSÉES DE MARRON CLAIR ET DE BEIGE AVAIENT ÉTÉ AMÉNAGÉES A L'AVANT DU « CONSTELLATION » D'AIR FRANCE QUI RAMENAIT A PARIS M. ET Mme AURIOL. LORS DE L'UNIQUE ESCALE, A SHANNON, EN IRLANDE, ILS ONT ÉTÉ SALUÉS PAR M. O'KELLY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE L'EIRE.

française, il assista au déjeuner que lui offrait le lieutenant-gouverneur et qui était exclusivement composé de produits régionaux. Au dessert le président remercia ses hôtes, ajoutant : « Les nations libres, par leur détermination et leur cohésion doivent décourager l'agression et assurer la sécurité et la tranquillité du monde. Les armes que vos usines forgent de nouveau sont les armes de la défense commune de la liberté et de la paix. »

La troisième étape du voyage était Québec. La température était encore rigoureuse, le Saint-Laurent charriait des glaçons et des tas de neige se voyaient dans les rues. Le cérémonial fut identique à celui des journées précédentes. Le président n'eut pas l'occasion de prendre la parole devant le parlement provincial, qui était en vacances, mais il tint à visiter les salles où celui-ci siège et qui sont remarquables par leur décoration, où figurent près des emblèmes britanniques les armes royales françaises. Aussi bien, les rappels de la vieille France sont innombrables dans cette ville de Québec dont le drapeau de province porte encore sur fond bleu la croix blanche à fleurs de lys. Une très belle réception eut lieu dans les salons du château Frontenac, où l'assistance, qui comprenait avec la colonie française de nombreuses personnalités anglo-canadiennes, entonna *la Marseillaise*. Après avoir déposé une couronne au monument aux Morts le président se rendit à l'Université Laval, où il reçut le titre de docteur *honoris causa*. Il assista aussi au *Te Deum* célébré en la cathédrale à la mémoire des morts des deux guerres. Au cours de la cérémonie l'archevêque, Mgr Roy, le salua en une brève allocution.

Au dîner de gala offert par la municipalité de Québec, le président de la République prononça un important discours où il dit notamment : « Le pays que vous appelez encore de façon si touchante le Vieux Pays et qui vous rend visite aujourd'hui éprouve au spectacle de votre force, de votre nombre, de votre cohésion, de votre œuvre un sentiment d'admiration et de fierté.

» La France et les pays d'Europe occidentale traversent des heures difficiles et inquiètes : c'est un grand réconfort pour mon pays de sentir de l'autre côté de l'Océan la présence d'une affection fraternelle. Il n'est pas vrai que la France soit lasse ou frivole, il n'est pas vrai qu'elle s'abandonne. »

Et ce voyage devait s'achever à Montréal, qui est la deuxième ville française du monde avec ses quinze cent mille habitants, dont la majorité sont d'origine française. La ville était abondamment pavoisée et l'on estime que, de la gare à l'université, plus de cinq cent mille personnes s'étaient massées sur le parcours du cortège.

Le président a visité non seulement l'université de langue française, mais aussi l'Université Mac Gill, qui est l'université de langue anglaise, ces deux institutions étant les centres de la vie intellectuelle de Montréal. Il a visité également le collège Stanislas, succursale du collège Stanislas de Paris. Terminant la longue série de discours prononcés durant son séjour outre-Atlantique, il a déclaré au dîner qui lui était offert par le premier ministre et le gouvernement fédéral : « C'est pour éviter une nouvelle invasion et une nouvelle catastrophe que le monde atlantique, bouleversé hier par une monstrueuse volonté de domination, menacé aujourd'hui dans sa vieille civilisation par de nouvelles aberrations, organise solidement la défense de sa liberté. »

Quelques heures plus tard le président et sa suite s'envolaient à destination de la France et survolaient au passage, selon le désir exprimé par M. Auriol, les îles Saint-Pierre et Miquelon.

CE QUE LE PRÉSIDENT AURIOL N'AURA PU VOIR...

L'EFFORT PRODIGIEUX DU CANADA

DURANT le bref séjour qu'il a fait au Canada, M. Vincent Auriol n'a pu évidemment se rendre compte, comme il l'eût certainement souhaité, du prodigieux développement économique de ce pays, à l'heure actuelle en plein essor. Les richesses naturelles de cet immense territoire, ses ressources minières en particulier, sont extraordinairement étendues et les besoins de la dernière guerre ont donné à l'industrie un coup de fouet énergique. Les interlocuteurs de M. Vincent Auriol auront pu lui signaler, tandis qu'il se trouvait à Québec, que dans la province même dont cette ville est la capitale des gisements de cuivre et de titane ont été récemment découverts.

En fait il ne se passe guère de mois où l'on ne fasse des découvertes semblables. Les deux grandes guerres ont accéléré considérablement les prospections,

EN 1947, LE PÉTROLE JAILLISSAIT DES PUITS LEDUC, DANS L'ALBERTA. CE FUT POUR CETTE RÉGION LE DÉBUT D'UN PRODIGIEUX ESSOR ÉCONOMIQUE ET INDUSTRIEL. CI-DESSUS : UN DERRICK. CI-DESSOUS : LE CHAMP PÉTROLIFÈRE DE TURNER VALLEY.

UN GEYSER DE PÉTROLE ENFLAMMÉ AU GISEMENT DE TURNER VALLEY.

Le Canada est le premier producteur de nickel du monde. L'une des principales exploitations se trouve a Sudbury, dans l'Ontario. Voici la mine (ci-dessus) et (ci-contre) l'usine d'affinage ou est traité le minerai.

Ces barrages sur le Saguenay (ci-contre) alimentent en électricité la plus grande usine d'aluminium « in the world », celle d'Arvida (ci-dessous).

L'ANCIEN TYPE DE CHERCHEUR D'OR, TRAVAILLANT SEUL AVEC DES OUTILS PRIMITIFS, A FAIT PLACE AUX MINEURS A L'ÉQUIPEMENT MODERNE.

D'IMPORTANTS TRAVAUX DE PROSPECTION DU MINERAI DE FER ONT ÉTÉ ENTREPRIS SUR LES BORDS SAUVAGES DE LA RIVIÈRE MOISIE, DANS LE NORD-EST DE QUÉBEC.

UNE FOREUSE DANS LA RÉGION GLACIALE DU LABRADOR, OU UNE ENTREPRISE D'ENVERGURE — L'EXTRACTION DU FER DE L'UNGAVA — EST EN VOIE DE RÉALISATION.

A KNOB-LAKE, DANS LE LABRADOR, RÉGION RICHE EN FER, UNE PETITE BASE AÉRIENNE A ÉTÉ INSTALLÉE.

et entre ces deux guerres le volume de la production minière a doublé.

En raison de l'intérêt que le monde porte à tout ce qui touche à l'énergie atomique, on connaît les exploitations d'uranium et de radium des régions arctiques ; on connaît moins celles de zinc, de plomb, de nickel de diverses autres régions.

Elles comptent cependant parmi les premières du monde.

Depuis quelque temps le pétrole et le fer retiennent surtout l'attention. Pour le fer, qui comptait déjà d'importantes exploitations à Step Rock, en Ontario, une entreprise de grande envergure, les mines de l'Ungava, dans les régions glaciales du Labrador et du Nord-Est québecois, va entrer dans le domaine des réalisations.

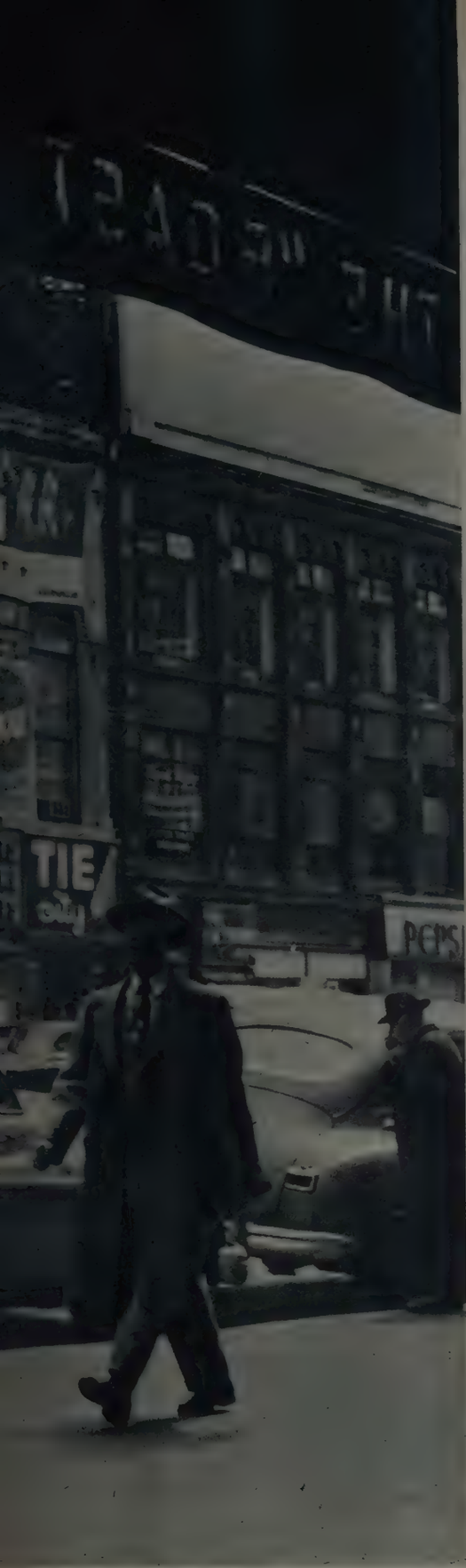
La construction d'une voie ferrée de 600 kilomètres, destinée à amener le minerai à l'embouchure du Saint-Laurent, est commencée. Cette entreprise est en train de transformer la carte du fer nord-américaine.

Quant au pétrole, sa production, qui dépasse maintenant 100.000 barils par jour, va prendre dans quelques semaines une extension considérable, lorsque sera achevé le pipe-line de 2.000 kilomètres qui reliera les puits aux Grands Lacs. Dans deux ans le Canada sera l'un des grands producteurs mondiaux de pétrole. D'ores et déjà il est au premier rang des grandes puissances minières, et par corollaire son industrie se développe au fur et à mesure que les richesses de son sous-sol sont mieux connues et exploitées.

(A suivre.)

PARIS A LE " NEW-YORK BAR "

Les Français aiment répandre à travers le monde les bienfaits de leur civilisation. Il n'était pas question pour nos compatriotes s'installant à New-York d'apporter des écoles et des hôpitaux. Ils y ont fondé des restaurants. De même que les Américains de passage à Paris se retrouvent chez Harris au *New-York Bar*, rue Daunou, les Français de New-York fréquentent, du *Bar Normandie* au *Cabaret du Quartier-Latin* (ci-dessus), des établissements dont le décor évoque nos provinces et les menus notre cuisine. Le président Auriol n'a pu échapper aux obligations protocolaires pour suivre leur exemple. Gageons qu'il l'aura regretté.



Sur la huitième avenue l'entrée discrète du « Bar Normandie » est surmontée d'un auvent dont les tuiles évoquent des paysages familiers. — Au cœur de Manhattan, le français retrouve la « place de la Concorde ».

NEW-YORK A SES " FRENCH RESTAURANTS "

Dans la 49e rue, un restaurant s'est placé sous le signe du chateau de Chambord. Combien de Parisiens auraient pu croire que cette terrasse était celle du « Café de la Paix » ?

En son New-York Bar, Q. G. des Américains de Paris les soirs d'élection aux Etats-Unis, Harry Mac Elon constate en regardant la maquette de notre numéro : « Really ! » (très bien !).

Le mot « bistro » en dit assez long pour être a lui seul une enseigne. Le restaurant « A la Fourchette », le « Restaurant du Midi ».

Le patron du « Restaurant du Midi », M. Pujol, trone « en manches de chemise » derrière un « zinc ». Tout cela est bien français. Un seul détail américain : la cravate.

La danse favorite des clients du « Versailles » n'est pas le menuet, et l'orchestre n'est pas la « grand-bande » du roi.

Les chocolats et les friandises de « Rosemarie de Paris » sont livrés dans un attelage évoquant les fiacres, symboles du Paris de « la Belle Epoque ».

LE SALUT DU PRÉSIDENT A SAINT-PIERRE ET MIQUELON

PAR E. AUBERT DE LA RÜE

Le président de la République a décidé, à l'occasion de son retour d'Amérique, de retarder son départ du Canada de vingt-quatre heures afin de pouvoir survoler de jour la plus petite et la plus ancienne de nos colonies. Il a ainsi apporté, du haut des airs, le salut de la France aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Ce geste plaçant celles-ci pour quelques instants sur le plan de l'actualité, il est intéressant d'en présenter certains aspects trop peu connus.

Les îles Saint-Pierre et Miquelon ne forment qu'un point sur la carte, mais leur nom est cependant familier à beaucoup de gens. Il évoque pour les uns les houles et les brumes des bancs de Terre-Neuve, la pêche et l'odeur de la morue ; pour d'autres, plus spécialement en Amérique du Nord, le souvenir des flots de champagne, de whisky et de liqueurs de toutes sortes quand, voilà trente ans, Saint-Pierre était l'un des grands entrepôts d'alcool de l'Atlantique. Aux navigateurs le nom de ces îles rappelle de dangereux écueils et des côtes hostiles, tandis que pour les philatélistes il est synonyme de fructueuses spéculations. Pour tous les Français, les îles Saint-Pierre et Miquelon ont une valeur symbolique, car ces quelques parcelles de terre représentent tout ce qui leur reste des immenses étendues qu'ils occupèrent autrefois dans le Nord de l'Amérique. Si diverses circonstances ont contribué à faire connaître à l'extérieur le nom de ce petit groupe insulaire, simple dépendance géographique de Terre-Neuve, l'idée qu'on s'en fait n'a trop souvent que de lointains rapports avec la réalité.

L'archipel comprend trois îles principales : Saint-Pierre, Langlade et Miquelon, ces deux dernières étant unies par un isthme, lentement édifié par la mer et dont la fermeture date de la fin du XVIII[e] siècle. C'est la dune de Langlade, encombrée d'épaves qui témoignent des nombreux naufrages dont elle fut le lieu. Autour de ces îles se groupent quelques îlots et un certain nombre de roches dangereusement placées pour la navigation. L'ensemble couvre 240 kilomètres carrés, soit la moitié seulement du département de la Seine !

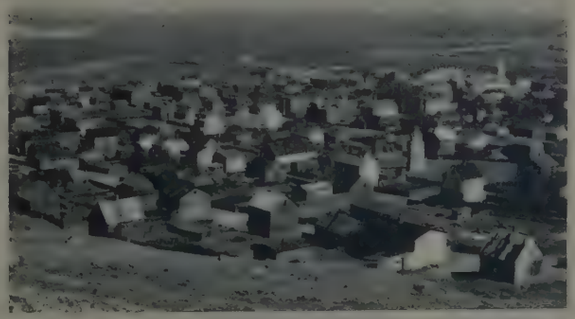
Voisin des côtes méridionales de Terre-Neuve, dont on distingue certains jours les moindres détails, l'archipel n'a, par sa position, rien d'une terre très boréale, car il est sous une latitude comparable à celle de Nantes. Baigné par le courant du Labrador, qui l'enveloppe parfois de banquises entraînées depuis le bassin arctique, il connaît un climat froid et tempétueux, un long hiver, rendu plus pénible par le vent incessant que par de très basses températures, et un printemps qui n'est en réalité qu'une interminable fin d'hiver. Ses étés sont agréablement frais, délicieux même, en comparaison des mois torrides que subit alors le Canada, et ses automnes peuvent être très beaux.

Avril est le début du triste printemps saint-pierrais, glacial et venteux, très brumeux, durant lequel achèvent de fondre les dernières flaques de neige amassées dans les replis des collines et parmi les tourbières encore durcies par le gel. C'est donc sous leur aspect le plus morne et le plus rébarbatif, avec des tons de grisaille, que sont apparues au président de la République, vues des airs, les îles Saint-Pierre et Miquelon, si minuscules dans l'océan que l'on peut d'un seul regard embrasser tout l'archipel. Et pour qui n'en emporte que cette fugitive impression il est difficile de réaliser le pittoresque qui le caractérise, la grandeur de sa nature sauvage, le charme de ses petites agglomérations et l'existence paisible et facile de ses habitants.

On a peine à concevoir qu'un territoire aussi restreint soit capable de réunir une telle diversité de paysages. Entre les collines rocailleuses de Saint-Pierre, revêtues de mousses, de lichens et d'arbrisseaux rampants, rappelant beaucoup la toundra arctique, les vallées fleuries et les ondulations boisées de Langlade, les tourbières des plaines de Miquelon, les dunes de sable fin de l'isthme et les hautes falaises de la presqu'île du Cap, le contraste est grand.

C'est un fait que la population de l'archipel connaît, malgré son rude climat et ses ressources limitées, une vie facile et sans grands soucis que peuvent lui envier bien des compatriotes de la métropole. L'Amérique est proche et le confort des habitations traduit son influence. Cette population est à l'échelle du pays, peu importante, d'environ 4.500 habitants pour l'ensemble du groupe et très inégalement répartie.

JEUNE GLACE OU « CRÉMI » SE FORMANT DANS LE PORT DE SAINT-PIERRE. SUR LA GRÈVE DE MIQUELON, LE SÉCHAGE DES MORUES DONT LA PÊCHE, AUJOURD'HUI EN DÉCLIN, FIT PENDANT LONGTEMPS LA FORTUNE DES ILES.



ENTRE SON PORT PRESQUE ABANDONNÉ ET SES COLLINES DÉNUDÉES SAINT-PIERRE OFFRE, AVEC SES MAISONS DIVERSEMENT PEINTES, L'ASPECT D'UNE AGGLOMÉRATION NORDIQUE.

LES PAYSAGES BOISÉS, LES RIVES SAUVAGES DE SA BELLE RIVIÈRE FONT DE LANGLADE L'ILE LA PLUS INTÉRESSANTE AU POINT DE VUE TOURISTIQUE.

Exclusivement française primitivement, formée surtout d'éléments basques, bretons et normands, la population actuelle, à l'exception des Miquelonnais, demeurés beaucoup plus près de leurs origines, compte maintenant une forte proportion de sang étranger. Ce fait échappe souvent au nouvel arrivant, les patronymes demeurant pour la plupart français. Cet apport extérieur, qui a lieu depuis plusieurs générations, est dû à la venue de Terre-Neuviennes qui se sont fixées à Saint-Pierre. Il n'est donc pas surprenant que de nombreux Saint-Pierrais aient aujourd'hui jusqu'à 50 % de sang britannique. Cela n'empêche pas qu'aux portes de l'Amérique on parle dans les îles un français très pur. L'anglais est naturellement compris par beaucoup de gens. Privés de liaisons maritimes régulières et directes avec la métropole, les habitants du territoire ont de fréquents contacts avec le Canada et les Etats-Unis. Ils communiquent normalement, par mer et par air, avec Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse. Un service hebdomadaire, assuré par une compagnie d'aviation canadienne, relie en moins d'une heure Saint-Pierre à Sydney, le port le plus voisin du continent. Pour la sécurité de ce service on peut souhaiter que la piste de fortune aménagée dans le fond du port soit quelque peu allongée et dégagée.

SAINT-PIERRE, le chef-lieu, dont le nom se confond avec celui de l'île, groupe les deux tiers de la population. Laissons à certains journalistes américains l'illusion que cette petite métropole de la morue présente une physionomie typiquement française, comme en font foi leurs récits. En réalité l'agglomération, avec ses maisons diversement peintes, la plupart construites en bois et séparées, ne rappelle en rien, par ses apparences extérieures, une petite cité française. Elle offre un cachet nordique qui lui est propre. Débarrassée de ses bandes de chiens errants et mieux tenue, elle pourrait être plaisante. Son port, Le Barachois, qui connut jadis une grande animation, amélioré à grands frais voilà vingt ans, est maintenant à peu près désert et à l'abandon.

Saint-Pierre offre aux automobilistes une vingtaine de kilomètres de routes. L'une d'elles mène à l'étang de Savoyard, où beaucoup de Saint-Pierrais vont passer l'été. D'autres desservent quelques villages de pêcheurs blottis dans les anses de la côte sud. La route du Cap à l'Aigle, côtoyant la rade, conduit au « Frigo », construction monumentale, délabrée par les années, sans avoir jamais servi. Sa seule présence suscite périodiquement de chimériques projets. La route la plus pittoresque serpente parmi les hauteurs désertes de l'île, en direction de l'anse à Pierre, station de relais des câbles transatlantiques exploités par la Western Union. En présence des collines rocheuses et dénudées qui dominent le chef-lieu, on est enclin à attribuer leur aspect désolé à l'inclémence de la nature et du climat. Il est certain que les glaciers qui ont autrefois submergé ces îles, adoucissant leur topographie, ont laissé en maints endroits la roche à nu, semée de blocs erratiques, et que les bourrasques fréquentes sont pour une large part responsables de l'âpreté du paysage. Mais les habitants de l'archipel l'ont certainement aggravée en détruisant une grande partie des forêts de sapins qui recouvraient autrefois le pays. Il suffit d'aller dans les parties reculées de l'île Saint-Pierre encore boisées pour se représenter ce qu'était l'île autrefois. L'aspect désolé des pentes rocheuses auxquelles s'appuie la ville ne doit pas faire oublier qu'il existe également, en divers points de l'archipel, des terres fertiles et des cultures potagères produisant de beaux légumes. Des prairies, qui pourraient être aisément améliorées, permettent également aux quelques fermes du pays d'approvisionner Saint-Pierre en produits d'élevage.

Langlade, à peu près totalement inhabitée, est la plus sauvage mais, en été, la plus riante des îles du groupe. A sa périphérie sont établis quelques fermiers, les seuls habitants permanents avec les gardiens du puissant phare de la Pointe-Plate, qui signale aux navires se dirigeant vers le golfe du Saint-Laurent les dangers de ces parages. Mais Langlade attire également pendant l'été quelques familles de Saint-Pierrais. Les unes viennent y pêcher le capelan, arrivant en bancs serrés pendant une courte période, vers la fin de juin. Il est tellement abondant, certaines années, qu'il suffit de le ramasser le long du rivage où il roule avec les vagues. Salé et séché, le capelan est largement consommé dans le pays, mais également exporté dans la région de Saint-Malo-Granville, où sont fixées plusieurs familles originaires des îles. Langlade est également un centre d'estivage et de nombreux bungalows ont surgi ces dernières années autour de la résidence d'été du gouverneur et de la petite chapelle, construites dans le nord de l'île. On vient profiter de ses collines boisées, de ses vallées verdoyantes et fleuries et des belles plages sablonneuses de la Dune, où la mer est assez tiède en août pour permettre de s'y baigner. Les étangs de ses plateaux et les torrents qui s'en échappent attirent les pêcheurs de truites, tandis qu'en automne les fourrés sont propices à la chasse à la perdrix et au lapin.

Tout en longueur, le bourg de Miquelon, édifié sur une grève resserrée entre une grande lagune et la mer, est tellement bas que, vu du large, il paraît posé sur l'eau. Ce village aux maisonnettes de bois, d'aspect très champêtre avec les moutons et les oies qui broutent l'herbe de ses larges rues, rassemble la grande majorité des Miquelonnais. Au nombre de six cents environ, ceux-ci forment dans la colonie un groupement laborieux et méritant. Vivant très à l'écart du monde, se rendant même rarement au chef-lieu, les Miquelonnais mènent une existence paisible, partageant leur temps entre la pêche, l'agriculture et l'élevage.

QUATRE siècles se sont maintenant écoulés depuis que Jacques Cartier, revenant de son deuxième voyage au Canada, s'arrêta aux « isles de Saint-Pierre », le 5 juin 1536, et en prit possession au nom du roi. Déjà elles étaient le rendez-vous de pêcheurs venus de France. Pendant plusieurs siècles leur rôle essentiel allait être de servir de point d'appui aux pêcheurs de la métropole à l'occasion de leurs campagnes sur les bancs de Terre-Neuve. L'essor de cette petite colonie, qui connut une histoire très mouvementée, est donc intimement liée à l'industrie morutière.

Avec les progrès de la pêche, l'emploi de chalutiers de plus en plus puissants qui, depuis une trentaine d'années, ont progressivement remplacé tous les anciens voiliers, l'intérêt qui s'attachait à Saint-Pierre et Miquelon s'est trouvé considérablement diminué. Même le rendement de la petite pêche, ou pêche locale, a très sensiblement baissé du fait du maintien de procédés archaïques et également d'un léger réchauffement des eaux marines à proximité des côtes, ce qui a pour effet d'écarter vers le large les bancs de morues.

Le déclin de la pêche coïncida avec l'ère de la prohibition aux Etats-Unis et au Canada. Sa position géographique devait faire de Saint-Pierre un point de ravitaillement précieux pour les contrebandiers. Ce trafic, d'ailleurs parfaitement licite dans la mesure où il concernait l'archipel, devait connaître ses années les plus florissantes de 1920 à 1932. Ce fut pour le territoire une ère de grande prospérité, passagère et factice. Attirés par les gains élevés que procuraient le déchargement et la manipulation des caisses de spiritueux arrivant d'Europe par cargos entiers, beaucoup de pêcheurs se firent dockers. Les faibles droits de transit prélevés alimentaient largement les caisses de l'administration locale. Elle en profita pour faire d'importants travaux d'utilité publique. Mais, cette belle époque révolue, la jeune génération manifesta peu d'entrain pour la pêche, d'un rendement de plus en plus incertain.

De louables tentatives pour rénover la pêche locale, le véritable élément d'équilibre du pays, ont successivement échoué. A l'heure actuelle une proportion de 5 à 10 % de la population s'y livre encore. Le reste s'emploie principalement dans le commerce ou occupe des situations administratives. La colonie compte depuis 1946 une proportion de fonctionnaires, tant métropolitains que coloniaux, jamais atteinte au cours de son passé.

Tout a été tenté pour éviter la déchéance économique de ces îles. Le sous-sol, qui offrait divers signes intéressants de minéralisation, a été soigneusement prospecté, mais les gisements reconnus, de fer et de cuivre en particulier, sont trop limités pour permettre une exploitation. Des ranchs d'animaux à fourrure ont été créés, qui donnèrent d'excellents résultats, mais la mévente des renards argentés ou autres préoccupe sérieusement les éleveurs. La mise en conserve de certains produits de la mer a suscité quelque espoir, mais n'a pas eu de suite. La chasse du petit troupeau de phoques qui fréquente les rives du Grand Barachois, dans le sud de Miquelon, ou celle envisagée très au large, sur la banquise, ne peuvent être prises sérieusement en considération.

Peut-être y aurait-il quelque chose à tenter du côté du tourisme. Ces îles ont pendant l'été et le début de l'automne un charme et un cachet incontestables qui suffiraient à retenir les visiteurs venus du Canada et des Etats-Unis, attirés par une intelligente propagande, si quelques hôtels décents étaient là pour les recevoir. Le fait de trouver dans les magasins de Saint-Pierre, à des prix raisonnables, un assortiment d'articles et de produits français de luxe aiderait grandement à ce mouvement touristique qui déjà s'ébauche. S'il ne peut les sauver à lui seul et les faire vivre, du moins le tourisme peut-il être un précieux appoint permettant de réduire la charge coûteuse qu'est devenue pour la France l'entretien des îles Saint-Pierre et Miquelon, auxquelles nous attachent des liens sentimentaux, mais qui ont perdu tout intérêt économique.

RUPTURES ET FRICTIONS

★

EN EXTRÊME-ORIENT

MAC ARTHUR EST LIMOGÉ

★

ENTRE LONDRES ET WASHINGTON

DIFFÉREND

SUR PÉKIN ET FORMOSE

LA DERNIÈRE INTERVIEW DE MAC ARTHUR

★ Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre envoyé spécial en Corée, Paul MOUSSET, l'article suivant :

Tokio, avril 1951.

Je viens de voir le général.

Ce n'est pas sans prévention, je l'avoue, que je pénétrai chez lui. On n'entend pas, pendant des semaines et des mois, des militaires, des civils, de tout grade ou de tout rang, en Corée, au Japon, attaquer un commandant en chef sans, malgré soi, nourrir à son encontre des idées préconçues. Toutes critiques ayant moins pour objet une politique ou des opérations militaires qu'un comportement dont le plus grand nombre des Américains ne parviennent pas à s'accommoder. Car, pêle-mêle, j'avais surtout entendu reprocher au général sa garde d'honneur de géants aux fourragères, aux aiguillettes de soie, sa casquette brodée, les précepteurs donnés à son fils, son égotisme, la mission providentielle dont, prétend-on, il se croit investi. Cent fois on m'avait raconté l'histoire de saint Pierre réclamant à tous les échos un psychiatre, Dieu, disait-il, se prenant brusquement pour Mac Arthur. Sans doute apparaissait-il bien que les manières du général irritassent, au point de les exaspérer, certaines gens férus de conformisme social. Mac Arthur ou le plaisir de déplaire. Mais ceux qui affirmaient sa position précaire n'oubliaient-ils point que seule une manière de coup de force de Washington peut muter un chef choisi à titre personnel par tous les alliés de la dernière guerre ? Mais ceux qui se disent certains d'un divorce irrémédiable entre les conceptions du président Truman et celles du commandant suprême ne se laissent-ils pas influencer par la haine que voue à ce dernier M. Dean Acheson ? par la propagande active de beaucoup d'Anglais que les développements de l'affaire coréenne font trembler pour Hong-Kong ? « Si, par le plus grand des hasards, nous avait-on dit enfin, il daigne vous recevoir, vous ne pourrez placer un seul mot. Dans un style de prophète, il vous commentera son dernier grand projet. Puis d'un geste il vous congédiera. — Et si j'arrive à poser une question ? — Alors, nous dit-on sauvagement, demandez-lui simplement ceci : « Pourquoi ne passez-vous pas la main ? *Why don't you go home ?* »

La dédicace du général Mac Arthur a notre envoyé Paul Mousset.

FACE A FACE AVEC MAC ARTHUR

Je sais trop l'exécration provoquée par ceux qu'un détail, souvent insignifiant, sépare de la masse. La véhémence de ses détracteurs me fit *vouloir*, me fit solliciter une entrevue. Elle me fut accordée sans trop de peine, sous une seule réserve : quoi qu'il pût me dire, de quelque ordre que ce fût, je m'engageais à ne point rapporter en termes propres les déclarations du

Supreme Commander. Clause de rigueur, me confia-t-on, imposée depuis décembre par la Maison Blanche. Etait-ce là tout ? Non : réduire l'entretien au minimum. Le général était fort occupé.

La suggestion s'accordait mal avec la brusquerie prêtée au général. Elle émanait de son aide de camp en premier, le colonel Bunker.

J'attendais donc chez celui-ci qu'on voulût bien me recevoir. Par la fenêtre, au sixième étage de cet immeuble du Daï Ichi d'où le général Mac Arthur édicte ses ordres, j'apercevais tout en bas le palais du Mikado. Mais, moins qu'à un symbole facile, je m'arrêtais aux jeux tendres de la lumière qui sont ceux de Tokio au printemps. Soudain, un coup de timbre. « Venez », me dit le colonel Bunker. Il ouvrit une porte, une seconde, dit mon nom, rappela quel hebdomadaire m'envoyait et me laissa passer. Devant un bureau de lignes sobres, un homme vêtu de kaki se tenait debout, à contre-jour : le général Mac Arthur. Je l'avais trop souvent aperçu pour que son apparence entraînât la moindre surprise. Du moins sais-je que, dès le seuil franchi, les partis pris que je portais en moi s'évanouirent.

Ce que je relate ici s'est passé voilà quelques heures à peine, quelques heures durant lesquelles je n'ai cessé de m'interroger, de me demander si l'austérité du décor (le bureau, un divan, des fauteuils de cuir, une pendule Empire à colonnettes posée sur une bibliothèque, le portrait de son fils au-dessus d'une table couverte de pipes), la simplicité du personnage ne m'ont point fait illusion ? Si n'est point fausse l'impression déclenchée en moi dès le premier coup d'œil, et dont je ne puis me défaire, que je me trouvais en présence d'un proconsul, d'un quasi-empereur sur la fin de son règne et qui, politiquement et militairement, *sait* ses jours comptés ?

Avec sa belle tête aux traits fins, énergiques, dans son uniforme bien coupé, sans autre insigne qu'une couronne de cinq petites étoiles sur chaque patte d'épaule, Mac Arthur avait du proconsul la prestance et la dignité. Pourtant, chez cet athlète de soixante et onze ans, qui, disent les médecins, n'en porte physiquement guère plus de cinquante, une sorte de lassitude sereine ne pouvait tromper. Ce n'était point celle d'un vieillard résigné à la trahison de ses forces, mais celle d'un souverain qui, bien qu'il en eût, acceptait à l'avance la révolution peut-être de palais qui allait l'emporter.

LE GÉNÉRAL FAIT L'ÉLOGE DES FRANÇAIS

Cependant, avec cette haute courtoisie que beaucoup veulent tenir, chez lui, pour une marque de dédain, il me faisait asseoir. Lui se plaçait de profil. De sa voix grave, dans une langue aux inflexions, aux termes précis, il engageait la conversation, me disait tout le bien qu'il pensait des Français de Corée, du général Monclar. « C'est à lui que le bataillon doit d'être ce qu'il est. Ridgway d'ailleurs ne pense pas autrement. » Un silence. Il fermait les yeux, renversait la tête, souriait : « *I like the French.* » Comme s'il caressait un souvenir, il évoquait son enfance, sa mère, sa maison du Sud, ce paysage de Yorktown où Rochambeau aida les Américains à conquérir leur indépendance. Là, un arrêt, un bref regard. Jugea-t-il que ces rappels d'une ancienne alliance je les attendais un peu trop du vieil Américain qu'il était ? Un geste de la main : « Laissons cela. » Puis, avec un naturel non sans charme, il m'interrogeait, me demandait ce que je désirais savoir de lui, « supposant bien que je n'étais pas venu uniquement pour le regarder ». Je m'exécutai.

Mes questions étaient peu nombreuses, terriblement indiscrètes. Son visage devenait de pierre. Il semblait réfléchir, se décidait enfin : « Soit. Je vous répondrai. Mais n'oubliez pas que vous ne devez pas citer mot à mot mes paroles dès que nous touchons aux opérations ou à la politique. »

De fait, après un long, un très long entretien, pendant lequel je ne pouvais m'empêcher d'observer, en même temps que je l'écoutais, le général, et tandis que j'admirais à quel point un commandant en chef parvient à confondre sa propre notion de lui-même avec l'idée que d'autres se font de lui, je serais bien en peine de reproduire les très longs monologues, entrecoupés de digressions philosophiques qui semblent être, chez le général, une façon habituelle de s'exprimer.

FORMOSE BASE DE DÉPART IDÉALE CONTRE LA CHINE DE MAO TSÉ TOUNG

Un seul fait dont, en le quittant, je ne pouvais douter : des frictions existaient entre le Daï Ichi et la Maison Blanche. Cela, Mac Arthur ne le disait certes pas. A peine le laissait-il entendre. Mais il eût fallu être sot pour ne pas deviner que, lorsqu'il affirmait la victoire définitive en Corée affaire d'autorité, il déplorait que cette autorité, totale, lui fût déniée. De même quand il regrettait, avec un haussement étonné des sourcils, que les Nations Unies se refusassent à des obligations dont elles avaient pourtant accepté le principe, on comprenait aisément les sous-entendus de cette affirmation. Souhaitait-il donc, comme le prétendaient certains journalistes, une invasion de la Chine ? Trop peu nuancée, la formule n'obtint point de réponse. Du moins le général insista-t-il au passage sur la puissance — plus de 600.000 hommes — représentée à ses yeux par l'armée de Tchiang Kai Chek, sur la force des guérillas nationalistes, sur la base de départ idéale qu'est Formose. Il semblait d'ailleurs que pour réduire à merci la Chine de Mao Tsé Toung le blocus, un blocus, dût donner à lui seul des résultats appréciables.

Ce blocus devait-il entraîner des bombardements ? Un nouveau silence, puis une très longue phrase qui pouvait, semble-t-il, se traduire : quand on veut la fin...

Car, comprenions-nous, les Chinois disposaient en Corée de réserves abondantes avec lesquelles les troupes des Nations Unies devraient compter ? Que fallait-il pour parer au danger d'une offensive de printemps ? L'unité. Unité de propos. Unité d'action. Et comme l'unité est toujours le fait d'un seul homme...

« ALL THOSE PEOPLE PASS AWAY »

Unité, autorité. Ces mots résonnaient encore en moi que j'entendais le général prononcer le nom du maréchal Lyautey, « un des plus grands hommes qu'ait jamais eus la France ». Puis, me dévisageant avec un sourire, il s'informait de divers officiers ou hommes politiques français rencontrés par lui autrefois. Et comme je lui disais n'avoir eu l'occasion de connaître qu'assez peu d'entre eux : « C'est vrai, admit-il, j'oublie souvent l'âge de mes interlocuteurs. »

Là-dessus, se levant, il alla vers une des fenêtres et, sans autre commentaire, conclut : « Trois générations d'hommes ont servi sous mes ordres. Les deux premières comptaient des êtres éminents. Ils ont disparu. A peine se souvient-on d'eux. » Puis, sans qu'il me fût possible de discerner s'il pensait à ces gens qui furent ou plutôt à lui-même et au sort que ses ennemis voudraient lui réserver, prochain : « Oui, répéta-t-il. Tout disparaît. *All those people pass away...* »

C'est le général Ridgway qui a été désigné par le président Truman pour remplacer le général Mac Arthur a la tête des forces des Nations Unies opérant en Corée.

Evêques et archevêques gravissent l'escalier ou est scellée une plaque dont l'inscription latine rappelle les prêtres massacrés aux Carmes.

RÉUNION PLÉNIÈRE DE L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS

Mardi 2 avril, dès 9 heures du matin, une animation inaccoutumée en cette semaine de vacances s'observait aux abords de l'Institut catholique de Paris, rue d'Assas, et dans les cours et préaux de cette noble maison. Remplaçant la foule des jeunes gens, séminaristes ou laïques, et des jeunes filles qui d'ordinaire se presse en ce lieu, une multitude se voyait de chapeaux à glands verts et de calottes où toutes les nuances du rouge au violet s'échelonnaient. Les curieux (d'ailleurs assez discrets) qui se tenaient dans ces parages se désignaient les uns aux autres quelques-unes des personnalités qui ne cessaient d'affluer : le vénérable cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, qui en dépit d'un état de santé déficient avait tenu à venir, était entouré d'un particulier respect, et les Parisiens aimaient à reconnaître la silhouette vigoureuse, la figure rayonnante de sagesse et de bonté de leur archevêque, M^gr^ Feltin, heureusement rétabli de son accident de l'automne passé. La réunion plénière de l'Episcopat français allait s'ouvrir, et le recteur de l'Institut catholique, M^gr^ Blanchet, le vice-recteur, M^gr^ Fougerat, avaient fort à faire pour recevoir leurs hôtes. Quatre cardinaux, vingt et un archevêques, quatre-vingt-un évêques !

Un repos entre deux séances. Les prélats participant a l'assemblée de l'Episcopat se promènent dans les jardins de l'Institut catholique et font halte devant un bassin ou se reflète leur image.

Lorsque le président, S. Em. le cardinal Liénart, évêque de Lille, doyen des cardinaux français, eut franchi le seuil de la salle des Actes, lorsque derrière lui, en rang comme des écoliers, les évêques y furent entrés, lorsque, modestement, M^gr^ Stourm, évêque d'Amiens, qui venait d'être sacré la veille à Notre-Dame de Paris, eut fermé la marche, un événement important de l'histoire de l'Eglise en France commença. C'est que depuis 1906, en effet, l'Episcopat français ne s'était jamais réuni ainsi, et la seule annonce de cette réunion avait provoqué dans l'opinion et dans la presse une grande curiosité. Seuls en effet, on le sait, les cardinaux et les archevêques de France tiennent une assemblée en principe annuelle, mais que les circonstances depuis la Libération ont pu amener à répéter plus fréquemment ; depuis 1948 le rythme s'est établi de deux assemblées par an. L'assemblée plénière de l'Episcopat n'a point pour but de se substituer à l'Assemblée des cardinaux et archevêques, mais seulement d'élargir le cercle des consultations, des études collectives, des travaux menés d'accord. En Allemagne, en Belgique, aux Etats-Unis, la coutume de telles réunions plénières n'est-elle pas solidement établie ?

Cette réunion, donc, a provoqué de la curiosité... et même davantage. On a évoqué le spectre du gallicanisme et insinué que cette assemblée avait d'occultes desseins antiromains. Rien n'est plus absurde. Certes les évêques de France, chefs des catholiques français, ont pour première sollicitude le peuple de France, et le cardinal Liénart, dans l'allocution qu'il a prononcée pour ouvrir la réunion, a dit en termes particulièrement émouvants que les évêques partagent de toute leur âme les angoisses et les aspirations de leur troupeau. Mais Son Eminence a dit aussi, en termes parfaits, que l'assemblée est indéfectiblement unie au siège de saint Pierre et à Celui qui, parmi nous, est le Vicaire et le Témoin du Christ.

Une autre interprétation non moins absurde a été donnée de cette réunion. On a rappelé que l'assemblée de 1906 s'était tenue dans une atmosphère de combat, au lendemain de la loi de séparation votée le 9 décembre 1905 et de la nomination par Pie X de dix-neuf évêques sans intervention du gouvernement français (ce qui ne s'était jamais vu depuis quatorze siècles). De là à conclure que les évêques de France s'assemblaient en 1951 avec des intentions belliqueuses contre le gouvernement il n'y avait qu'un pas, que tels ou tels journaux amateurs d'informations corsées ont allégrement franchi. A vrai dire, en lisant les communiqués publiés à l'issue des travaux, on ne voit pas que l'atmosphère ait dû être, dans la salle des Actes, à l'agressivité...

UNE VUE DE L'ASSEMBLÉE PENDANT LA SÉANCE D'OUVERTURE, AU COURS DE LAQUELLE S. EM. LE CARDINAL LIÉNART A DÉCLARÉ : « IL N'EST PAS UNE PARTIE DU PEUPLE FRANÇAIS QUI ÉCHAPPE A NOTRE SOLLICITUDE. »

AU BUREAU, DE G. A DR. : LL. EEM. LES CARDINAUX GERLIER, ROQUE, LIÉNART ET SALIÈGE, ET LL. EEXC. M^GR FELTIN ET M^GR GUERRY. ENTRE LES BUSTES DES CARDINAUX VERDIER ET GASPARI, LES ARMES PONTIFICALES.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE, QUI S'EST TENU A TOULOUSE DU 30 MARS AU 2 AVRIL, A ÉTUDIÉ LE PROBLÈME SCOLAIRE. IL RASSEMBLA PLUS DE 30.000 PERSONNES DEVANT LE MONUMENT AUX MORTS.

Quelles sont donc les questions que les évêques de France ont étudiées ? Elles furent au nombre de trois. Le premier rapport a été celui de S. Exc. M^gr Feltin traitant de l'organisation des commissions épiscopales. De quoi s'agit-il ? Il existe déjà des commissions d'évêques chargées d'étudier, pour l'ensemble de leurs collègues, certains problèmes. Par exemple, une commission présidée par S. Exc. M^gr Lamy, archevêque de Sens, s'occupe des problèmes religieux concernant les étrangers vivant en France. Une autre, présidée par S. Exc. M^gr Feltin, se préoccupe de la réforme du catéchisme. Les résultats ont été si heureux que les évêques se proposent de généraliser ce mode de travail, et l'Assemblée a décidé de créer un certain nombre de nouvelles commissions. On sait qu'aux Etats-Unis il existe, à Washington, dans le vaste bâtiment du N. C. W. C. sommé du Christ-Roi, un véritable « ministère » du catholicisme, où des commissions étudient, pour l'ensemble du catholicisme américain, les problèmes qui se posent. Verrons-nous bientôt en France un organisme analogue ? L'assemblée d'hier semble marquer un premier pas dans ce sens.

La deuxième question étudiée l'a été par S. Exc. M^gr Guerry, archevêque de Cambrai, sur le directoire ou la pastorale. L'Eglise est par essence pastorale et missionnaire : elle a pour premier devoir de porter la bonne nouvelle, d'affirmer la foi, de donner aux hommes les sacrements. En France n'y a-t-il pas trop de couches de population que l'Eglise n'arrive plus à toucher ? C'est d'elles que les évêques se sont préoccupés. Ils ont étudié les méthodes les mieux adaptées à un apostolat efficace et ont décidé de créer dans chacun de leurs diocèses un directoire chargé de ces problèmes d'apostolat.

Enfin la troisième question, la plus importante certainement puisqu'elle a demandé l'entière journée du mercredi 4 avril pour être étudiée, est celle de l'enseignement libre. Son importance était encore soulignée par le fait que la veille même, à Toulouse (30 mars-2 avril) trente mille pères de familles venaient de proclamer leur volonté d'assurer la liberté d'éducation de leurs enfants ; à ce congrès on avait pu entendre le cardinal Saliège, ferme et audacieux selon sa constante habitude, s'écrier : « Le régime tend à devenir totalitaire... Nous sommes une des rares libertés qui demeurent qui ne soient pas une liberté d'argent. Nous sommes une liberté du dévouement... En défendant la liberté scolaire, en la voulant effective, nous défendons toutes les libertés ! »

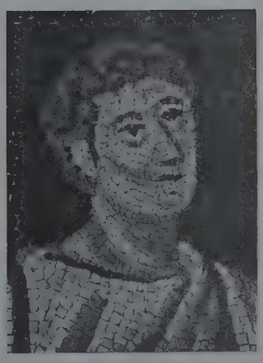
Sur cette grave question le rapport avait été confié à S. Em. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, dont l'éloquence est célèbre ; sans trahir de secrets nous pouvons dire qu'il a fait grande impression. Une longue déclaration a été publiée à l'issue de cette deuxième journée de travail. Essentiellement, les évêques de France ont affirmé quatre points de vue. L'Eglise a le droit de faire un devoir aux parents chrétiens de confier leurs enfants à l'école catholique, car cette exigence est dans la logique même de la foi. L'Etat doit rétablir devant les exigences scolaires l'égalité de toutes les familles françaises, parce qu'il est injuste que, faute d'argent, un catholique français ne puisse envoyer ses enfants à l'école de son choix tandis que les impôts qu'il paie servent à alimenter une école dont il a le droit de ne pas vouloir. Les enfants qui fréquentent les établissements publics ont le droit de recevoir une éducation religieuse, ce qui va de soi souvent dans les lycées, mais est, par contre, presque impossible dans trop d'écoles primaires, techniques ou normales. Enfin la question de l'enseignement doit être réglée entre l'Eglise et l'Etat dans un esprit d'entente et dans une intention véritable et réciproque de paix nationale. Faut-il le dire ? Ce programme, si sage et si juste, ne saurait être désormais ignoré des pouvoirs publics. A la veille des élections il peut revêtir une singulière importance.

En prononçant l'allocution de clôture S. Em. le cardinal Liénart a souligné que cette assemblée de l'Episcopat français s'était déroulée dans une impression réconfortante d'entente, de volonté unanime de collaboration. Il n'est aucun catholique de France qui ne doive se réjouir de si heureux résultats.

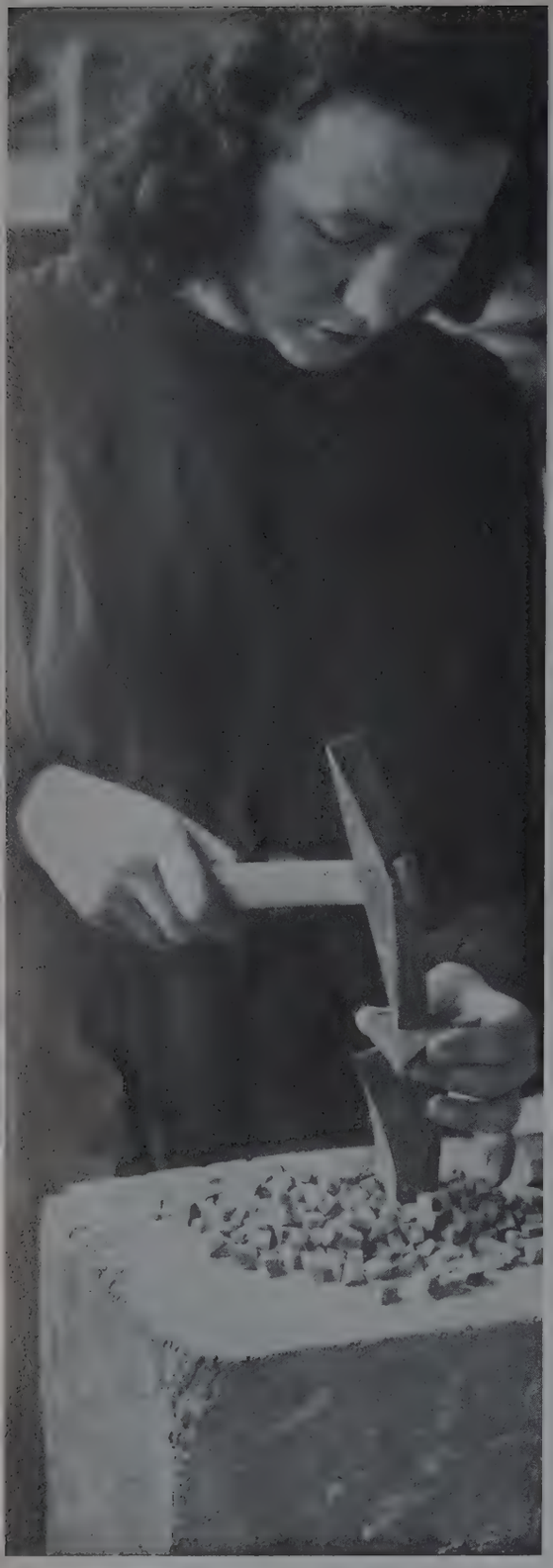
D. R.

LES SPLENDEURS DE RAVENNE SONT A PARIS

Le 7 avril s'est ouvert, au musée des Monuments français du palais de Chaillot, une admirable exposition. Sur l'invitation de la France, le gouvernement italien a fait envoyer tout un ensemble de reproductions exactes des célèbres mosaïques de Ravenne. Notre collaborateur et ami Daniel-Rops a eu la chance, l'été dernier, d'en visiter, à Ravenne même, les éléments, c'est-à-dire de constater à quel point ces copies sont fidèles aux œuvres originales. Il nous dit ici l'intérêt éminent de cette exposition.



Cette figure d'apôtre orne le mausolée de Galla Placidia. L'ensemble forme, avec le détail reproduit ci-contre, un contraste frappant. De près, la mosaïque paraît un assemblage incohérent ; lorsque le spectateur s'éloigne, tout s'ordonne à ses yeux, comme par magie.



Peut-être la mosaïque n'est-elle pour vous qu'un art mineur, bon pour les brasseries, les salles de bains, ou, tout au plus, pour ces grands panneaux désolants de mauvais goût dont trop d'églises du XIXe siècle nous ont offert l'exemple. En ce cas, allez à Ravenne, et vous serez fixés. Des mosaïques admirables, on en voit d'autres ailleurs, mosaïques de Sainte-Pudentienne à Rome, si nobles et si sobres, qui datent du Ve ou du VIe siècle ; mosaïques carolingiennes, nettes et lumineuses, de notre Germigny-des-Prés, aux bords de la Loire ; mosaïques typiquement byzantines, rutilantes d'or, de Palerme et de Monreale... Mais Ravenne, c'est vraiment la capitale, le musée, le Conservatoire de cet art prestigieux qu'on a parfois si bien nommé « une peinture pour l'Eternité ».

Non loin de l'Adriatique, dont elle n'est séparée que par sa noble pinède de pins parasols noirs, Ravenne n'est plus, de nos jours, au cœur d'une plaine humide, qu'une petite cité un peu somnolente où la vie coule sans trop de heurts. Mais, des temps glorieux où elle était la capitale de

De haut en bas : A Saint-Apollinaire-du-Port, ce bœuf nimbé qui symbolise l'évangéliste saint Luc date selon les uns du VIIe siècle, selon les autres de la première moitié du IXe. A Saint-Vital, cette « Jérusalem céleste » du VIe siècle offre l'aspect d'une ville fortifiée. Voici encore ce paysage qui fait partie, a Saint-Apollinaire-du-Port, d'un panneau représentant l'Ascension. A cauche : élève de l'école de Ravenne taillant les smalts suivant les techniques anciennes.

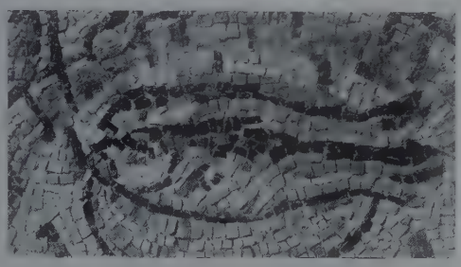
l'Occident, la ville illustre entre toutes, d'où partaient ou arrivaient toutes les données de l'ultime politique romaine, elle a gardé le souvenir et l'orgueil. Partout, au café, au musée, à l'entrée des églises, le moindre guide ou le plus modeste garçon d'hôtel vous entretiendra des fastes anciens de sa ville ; il vous dira la beauté de Théodora, la puissance de Justinien et, peu à peu, évoquera le destin hors série de cette Galla Placidia qui fut reine gothique d'Espagne, vicereine de France et impératrice d'Occident.

C'est cette gloire des derniers empereurs que Ravenne clame par la silencieuse beauté des mosaïques. Dans la nef de Saint-Vital, c'est le bonheur de l'Occident reconquis sur les Goths que magnifient les célèbres processions où l'on voit, face à face, Justinien et ses conseillers, Théodora et les femmes de sa cour. Le mausolée de Galla Placidia, ce bijou, n'abrite plus le corps de la fille de Théodose, mais en garde le souvenir intact. Ailleurs, c'est Saint-Apollinaire-le-Neuf, et le baptistère des Ariens, et celui de la cathédrale, et, plus loin, à quelques kilomètres au sud, sur la route de Rimini, solitaire et nue, la nef puissante de Saint-Apollinaire-du-Port. Partout, dans toutes ces églises, la mosaïque est là, présente, comme elle l'est en tant de lieux analogues de Byzance. On dirait que, sentant confusément à quel point leur domination était fragile, ces derniers descendants de la grandeur romaine ont voulu recourir à la technique qui défie le mieux le temps.

Pénétrons dans le plus petit de ses ensembles merveilleux, le mausolée de Galla Placidia. Situé à quelque 50 mètres du haut Saint-Vital, ce bâtiment, vu de l'extérieur, ne paie point de mine. Il est tout bonnement fait de briques ; sa forme est la croix grecque banale, et il ne laisse voir nulle ornementation. Mais, dès le seuil franchi, tout change ! Les yeux mettent un moment pour s'accoutumer à la jaune lumière qui filtre à travers les albâtres des petites ouvertures ; peu à peu les formes et les couleurs semblent sortir de la nuit, et c'est l'éblouissement de la joie. On ne peut imaginer plus rutilants tapis d'ors, de verts et de bleus. C'est comme un rêve oriental matérialisé en pierre ; le Bon Pasteur et ses Saints conduisent toute une suite de figures qui se mêlent aux rinceaux, au décoratif fouillis. La lumière joue doucement sur ces milliers de petits blocs, comme si chacun était doué de vie, comme s'il tremblait pour faire scintiller ses surfaces. Une impression de présence animée se dégage de ces images immobiles et plates : miracle d'un grand art et d'une technique achevée.

C'est au gardien de Saint-Vital que je dus, l'an passé, le conseil d'aller visiter le groupe des mosaïstes de l'Académie des beaux-arts qui, à Ravenne même, dans une aile du musée, a, sous la direction d'un artiste et d'un érudit, M. Salietti, repris les vénérables traditions et y forme des élèves. Le directeur était absent, mais, nous sachant Français, un gardien du musée, avec une gentillesse et une intelligence auxquelles je veux ici rendre hommage, nous fit visiter tous

GROUPÉE AUTOUR DES POISSONS SYMBOLIQUES, LA « DERNIÈRE CÈNE » DE SAINT-APPOLINAIRE-LE-NEUF EST D'UN TRÈS BEL EFFET DÉCORATIF.



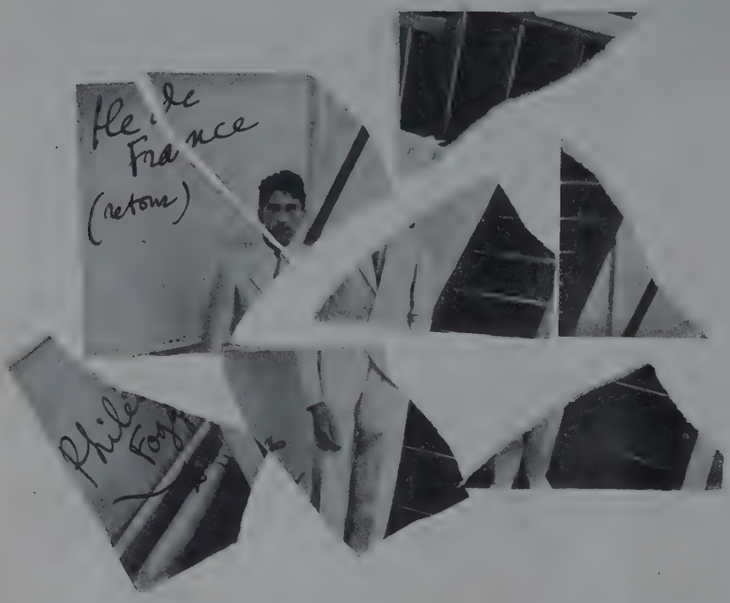
les ateliers et nous expliqua la technique. Et c'est de lui que j'appris le projet dont Paris aujourd'hui connaît la réalisation. De même qu'en France, sous la direction de ces hautes compétences que sont Paul Deschamps et Denise Jalabert, le musée des Monuments français offre l'incomparable et double série des chefs-d'œuvre de notre sculpture et de ceux de la fresque médiévale, reproduits avec une fidélité qui joue le vrai, l'Ecole de mosaïque de Ravenne s'appliqua à recopier, grandeur nature, avec un soin poussé jusqu'à l'extrême détail, les œuvres majeures de la cité. Ce sont ces copies, au nombre de cinquante-sept, que l'exposition du palais de Chaillot nous montre, empruntées à tous les monuments essentiels de Ravenne et si parfaitement reproduits qu'on croit vraiment avoir devant soi les morceaux détachés des parois.

On sait en quoi consiste l'art de la mosaïque. De petits blocs colorés, qu'on nomme smalts ou tessères, sont incrustés dans le ciment frais. Chacun d'eux constitue comme une touche dans un tableau. Vue de près (comme il en va chez les « pointillistes » impressionnistes), la mosaïque donne l'impression de la confusion, du papillotement ; mais, examinée à quelque distance, elle se recompose en larges masses, en plans et perspectives, et ce n'est pas le moindre des mérites de cet art que de réussir à suggérer la profondeur et le relief avec des moyens qui paraissent si primitifs. Les smalts ont été d'abord des blocs de pierres de couleurs, marbres ou porphyres ; puis on utilisa des verres colorés, possédant un plus bel éclat, parmi lesquels on prit l'habitude de placer des blocs en verre transparent, sous lesquels était fixée une pellicule d'or.

La technique moderne de la mosaïque — celle, hélas ! de tant de nos églises actuelles — consiste à faire le travail à l'envers, avec des smalts plats fabriqués en série, tous pareils, sur lesquels on coule le ciment, il en résulte cette impression de désolante platitude qu'on sait. La technique ancienne consistait, pour l'artiste, à tailler lui-même, au marteau, dans le blocs de verre coloré, le smalt dont il avait besoin en tenant compte de la forme même de son dessin, puis à l'enfoncer dans le ciment frais. Il en résultait une liberté, une fantaisie qui signait la main même de l'artiste. La gaucherie, l'irrégularité de cette façon de faire y ajoutent encore du charme. Et la lumière, en accrochant des parties en saillie, y provoque une sorte de chatoiement qui ne ressemble à aucun.

C'est selon la technique ancienne que les artistes de l'Ecole de mosaïque de Ravenne ont reproduit les chefs-d'œuvre que Paris admire. On voit les grands ensembles célèbres, et notamment les deux processions de Justinien et de Théodora, tout rutilants de pierres précieuses, parés comme des châsses, dans l'orgueil de leur victoire. Et aussi telles pages d'une composition parfaite, comme la dernière Cène de Saint-Apollinaire-le-Neuf, saisissante de majesté, et d'autres... Mais ce dont il faut louer particulièrement les organisateurs, c'est d'avoir donné des détails de ces vastes ensembles. Perdus dans un coin, absorbés par l'image globale, combien valent la peine d'être étudiés pour eux-mêmes ! En les examinant de près, puis en prenant du recul on comprendra mieux comment l'art du mosaïste arrive à recomposer les plans et les perspectives. Qu'on observe par exemple, dans la Cène de Saint-Vital, tour à tour l'ensemble et le détail des deux poissons symboliques (*Ixtus*, le poisson, était, on le sait, le signe secret des chrétiens) que les apôtres semblent être sur le point de manger, on comprendra du coup comment l'extraordinaire sobriété des moyens mis en œuvre par de grands artistes aboutit à de telles réussites.

Une des leçons qui se dégageront certainement de l'exposition du palais de Chaillot, c'est — répétant d'ailleurs celle de nos fresquistes romans, de nos miniaturistes — l'étonnante *modernité* de cette technique. L'effort vers la simplification des formes, la décantation des couleurs, qui caractérise tant de nos peintres, jusque dans ces tendances extrêmes qu'on nomme « art abstrait », les mosaïstes ravennates du v^e^ et du vi^e^ siècle en avaient déjà parfaitement senti le besoin. Et aussi bien un certain sens de la schématisation décorative, de la stylisation, qui va rejoindre les dessins d'enfants ou ceux de l'art nègre. Considérez cette figure d'apôtre au mausolée de Galla Placidia, ou, à Saint-Apollinaire-du-Port, ce bœuf nimbé qui représente symboliquement l'évangéliste saint Luc : le faire est-il si différent de celui de Rouault ? Et considérez aussi bien, au même Saint-Apollinaire, l'extraordinaire détail de la mosaïque de l'Ascension, ce si simple et si délicat paysage, ou encore, à Saint-Vital, ce détail de la Jérusalem céleste sous la forme d'une cité fortifiée, et ne retrouvons-nous pas là l'inspiration qui dicte à Lurçat et à dom Robert leurs étonnants cartons de tapisseries ? Devant ces prestigieux ensembles, devant ces lumières étincelantes jouant sur les surfaces des smalts, ce que nous éprouvons, c'est moins une impression de dépaysement et de surprise que celle, si émouvante, d'une permanence humaine par delà les siècles, d'une profonde fidélité.



COCTEAU AU KALEIDOSCOPE

Donc Jean Cocteau a franchi le mur ; le mur radiophonique, s'entend, qui sépare désormais les écrivains en deux groupes : ceux que l'on a jugés dignes d'être installés devant un microphone sur la plus publique des sellettes ; ceux qui n'y ont point encore été admis. Discrimination redoutable ! Surprise aussi de songer que dans l'esprit des foules l'auteur des *Enfants terribles* voisinera désormais avec André Gide et Paul Léautaud.

Quoi qu'il en soit, il devient urgent de faire le point : quand Jean Cocteau se sera expliqué, en effet, quand il aura murmuré toutes les confidences, répondu à toutes les questions, provoqué toutes les digressions qui s'imposent, nous n'y reconnaîtrons sans doute plus rien. Empressons-nous d'ouvrir les yeux ou, plutôt, de feuilleter — déjà ! — notre souvenir.

Nous nous apercevrons d'ailleurs que les pistes ont commencé de s'embrouiller.

D'abord le turbulent est devenu un sage. Mais le sage a gardé tous les traits de celui qui fut turbulent. Rappelez-vous, pêle-mêle : le cubisme, Satie, les ballets russes, *le Sacre du printemps, Parade,* le surréalisme, le « Bœuf sur le toit », la découverte de Radiguet, de Raymond Roussel, de Jean Desbordes... petits morceaux de verre d'un kaléidoscope qu'il suffit d'immobiliser pour que se dessine aussitôt un premier visage de Cocteau. Un visage à la Picasso ; qui s'en étonnerait ? Seulement, reprenez le kaléidoscope et retournez-le : voici le moraliste qui apparaît dans les glaces. Celui qui, passée la cinquantaine, jetait dans *la Difficulté d'être* (quel beau titre !) un regard désabusé sur la vie. Celui qui se suffit d'incarner maintenant l'esprit de Paris, après avoir voulu dicter à Paris son esprit. Celui qui refuse un siège d'académicien parce qu'il en convoite, très humblement, un autre. Un sage, vous dis-je ! Un sage, à condition de ne plus toucher aux petits morceaux de verre : un mouvement de plus, en effet, et le jeu continue. Voici que le sage retourne à ses premières amours, voici qu'il transporte *Orphée* du théâtre des marionnettes à la lanterne magique, qu'il jongle avec les gants de caoutchouc et blasphème — ce ne peut être que le goût du blasphème — à grande débauche de messages chiffrés... Quel est le bon angle du kaléidoscope ?

— Jongleur !

C'est vite dit... Il y a plus de vingt ans qu'on le répète. On le répète même trop pour que ce soit vrai. Sinon il ne serait pas tant besoin d'insister.

Certes, la jonglerie dominait dans *Parade.* « La partition de *Parade,* écrit Cocteau, devait servir de fond musical à des bruits suggestifs tels que sirènes, machines à écrire, aéroplanes, dynamos, mis là comme ce que Georges Braque appelle si justement des faits. » Et il précise pourquoi : « Des difficultés matérielles nous ont privés de ces *Trompe-l'oreille,* dynamo, appareil Morse, sirènes, express, aéroplane, *que j'employais au même titre que les trompe-l'œil, journal, corniche, faux bois, dont les peintres se servent.* » Avec le recul un tel appareillage ressemble terriblement à un bric-à-brac. Et bric-à-brac aussi le magasin d'accessoires dont se sert quotidiennement Cocteau. Même dans sa prose. Même dans ses vers. Mallarmé usait partout de l'azur. Claude Roy a relevé les mots clefs de Cocteau ; ils sont au nombre de seize : dormeur, songe, ange, chambre, voler, statue, coq, exactitude, élégance, style, théâtre, théâtral, luxe, cœur, poésie, mourir. Un trousseau de mots clefs : quel matériel pour un pasticheur ! Quelle déception aussi, si l'on pouvait réduire Jean Cocteau à ce rôle de manieur de trousseau...

Car naturellement on ne le peut. Car Cocteau — semblable à ce personnage de cinéma inventé par lui et qui n'existait que dans les rares instants où le faisceau du projecteur fou heurtait une muraille blanche — Cocteau s'échappe.

Ne boudons pas nos anciennes émotions. C'est un cliché peut-être (pas plus que le « Jongleur ! » méprisant) que de s'extasier sur la chambre des *Enfants terribles,* mais enfin il y a eu la chambre des *Enfants terribles* ! Et le visage démoniaquement angélique de Thomas, l'imposteur... Et l'efficacité — facile... mais sûre... — de *la Voix humaine...* qui débordent l'habileté, fût-elle souveraine, d'un régisseur.

Essayons d'autres épithètes... Enfant ?... Menteur ?...

Il semble que cela aille déjà mieux.

Je garde — je ne sais s'il a été recueilli en volume — un poème écrit par Jean Cocteau à l'occasion d'une quelconque Journée des artistes. J'y puise ces deux vers.

La salle de théâtre est une boucherie
De héros écorchés sur les feuillages d'or.

Que cela soit faux, nous le savons. Henri Gouhier ne nous a-t-il d'ailleurs pas superbement démontré que l'essence du théâtre était mensonge ? Mais qu'est-ce que cette vision d'une salle de théâtre ? Exactement celle que nous avons eue la première fois — et peut-être encore la seconde — qu'on nous a menés à la Comédie-Française ou à cet Odéon qui n'était pas encore Luxembourg. Une vision enfantine qui ne se peut conserver que par un oubli volontaire de la réalité.

Le poète qui demeure en Jean Cocteau s'est précisément contraint de rester à ce stade.

Dès lors, ce n'est plus d'accessoires qu'il faut parler, mais de panoplie, ce qui est beaucoup plus sympathique.

Ce qui évite aussi d'être injuste à propos de Cocteau.

Je songe ici au reproche d'inactualité que lui adresse, entre autres, Gaëtan Picon, parlant de demoiselles du téléphone qui ont remplacé les dieux de l'Olympe et de climat de vacances sans arrière-pensée. Après quoi il conclut que la littérature actuelle commence « après ». Peut-être, mais cet émerveillement devant le téléphone ou le cinématographe — comme dit Cocteau — n'était, soyons francs, pas plus actuel en 1920... Parce qu'il calquait simplement l'émerveillement du gosse qui trouve dans la cheminée, le matin de Noël, un chemin de fer mécanique : on se force à la fois pour admirer le train « qui ressemble à un vrai » et pour remercier le Père Noël. Cocteau s'est forcé une fois pour toutes.

De là l'impossibilité d'élever véritablement ses panoplies à la hauteur des mythes ; de là cette nécessité de transformer les mythes, à leur tour, en éléments de panoplie : Orphée... Œdipe... Galaad... Tristan...

Le miracle de la poésie permettait — ou ne permettait pas — de demeurer à une altitude exactement intermédiaire.

Inactuel, donc, dans la mesure où nous craignons de croire encore au Père Noël...

Actuel en même temps — j'ai dit que les pistes étaient déjà brouillées — parce que son goût de chercher le trompe-l'œil sous la simplicité apparente des choses en fait un merveilleux observateur. Si je devais me demander quel Cocteau survivra le mieux, prochainement, je répondrais que c'est le journaliste.

Des chroniques réunies dans *le Rappel à l'ordre* à la récente *Lettre aux Américains...,* en passant par ce *Premier Voyage* où l'on s'aperçoit qu'un tour du monde au XX^e^ siècle est encore une entreprise pleine de beautés. Il vaut mieux ne point parler de l'Egypte et de *Maalek* : le mythe d'Osiris, ici, ne s'est pas laissé dresser comme Pégase.

Mais voyez ce raccourci : « New-York est une ville debout, et non à cause des gratte-ciel où les chiffres (qui dévorent New-York) ont établi leur fourmilière. Je parle d'une ville debout parce que si elle s'asseyait elle se reposerait et réfléchirait... » Mais écoutez cette adjuration : « Américains... votre rôle est de vaincre la mort vivante qui descend les marches du monde... Vous trouerez le mur qui vous séparait des énigmes... elles vous deviendront familières et vous les posséderez à votre aise, sans le besoin d'interviewer le sphinx. » On conviendra qu'il est difficile de mieux juger et de résumer plus brièvement une situation.

Finalement, songeant au raccourci qu'il a donné de *Manon* (« Il aime. On l'aime. Il ne court donc point à sa perte. »), je me demande si la qualité essentielle de Jean Cocteau n'est point cette rectitude. L'enfant qu'il est ne s'empêtre jamais dans son mensonge : il vous le propose. Si celui-ci ne vous sourit pas, ne comptez guère qu'il vous en cherche un autre. Une telle simplicité dans le faux-semblant expliquerait assez bien sa sagesse.

Je m'aperçois maintenant que j'ai parlé de Jean Cocteau comme d'un mort. Tout cela parce qu'on l'a convié dans les studios de la radio. Ces consécrations semi-officielles soulèvent malgré elles une vague note funèbre.

REFLETS

— Louise de Vilmorin publiera prochainement un nouveau roman : « Julietta ». Elle a achevé à Londres la traduction de « l'opération Cœur-Brisé », de sir Duff Cooper, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne, qui a remporté un grand succès.

— « L'Infini est du côté de Malatesta »... C'est du moins le titre choisi par Henry de Montherlant pour son dernier ouvrage.

— Le tome IV des « Œuvres complètes » de François Mauriac vient de paraître.

— Jérôme et Jean Tharaud vont révéler dans un livre, écrit comme toujours en commun, le secret de leur collaboration.

— Le prix Cazes a été attribué à Bertrand Defos pour « le Compagnon de route ».

— H.-G. Clouzot publiera prochainement un récit : « le Cheval des dieux ».

— André de Fouquières publie ses Mémoires. Titre : « 50 ans de panache ».

— Robert Kemp présentera le « Marivaux », à paraître dans la collection du Flambeau, chez Hachette.

— Pierre Seghers, qui est l'un des rares éditeurs français préoccupé presque exclusivement de poésie prépare une nouvelle collection qui s'ouvrira par un recueil de Paul Gilson, prix Apollinaire 1951. Il publie aussi des « poèmes esquimaux » rassemblés et traduits par le grand explorateur Paul-Émile-Victor.

La loge du ministre du Budget, M. Edgar Faure, a la « générale » d' « Œdipe ».

Un mystérieux prince hindou, vedette de la soirée, s'entretient avec Jean Vilar.

M. Georges Lecomte, de l'Académie française, en conversation a un entr'acte.

Le benjamin des Goncourt, Raymond Queneau, un de ses « anciens », Armand Salacrou, Maurice Clavel et Claude-André Puget.

M. Paul Léautaud, l'« homme le plus libre de son temps », selon Marcel Jouhandeau, fut aussi l'homme le plus en vue de la soirée.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « ŒDIPE » ET « MAGUELONE »

L'ombre facétieuse d'André Gide a dû frémir d'aise l'autre soir. Jean-Louis Barrault, qui est un excellent homme de théâtre, mais un moins bon critique, avait choisi, pour servir de lever de rideau à son nouveau spectacle, un « poème dramatique » de M. Maurice Clavel, *Maguelone*. Pauvre M. Clavel ! Encore un que la gloire de Paul Claudel empêche de dormir ! Il avait commencé dans la carrière par une assez bonne pièce, dure, sèche, aux arêtes coupantes, *les Incendiaires*. On avait goûté dans cette œuvre de débutant, la netteté du dessin, l'économie du dialogue, la loyauté d'une inspiration née d'une expérience personnelle. Et puis, M. Clavel, mal conseillé peut-être, s'est persuadé qu'il était un poète dramatique, le poète qui apporterait à la France la formule de la tragédie moderne. Ainsi, de la fumeuse *Terrasse de Midi* est-il tombé à *Snap*, et de *Snap* à *Maguelone*. J.-L. Barrault parle à son propos de « passes désespérées », désespérées, désespérantes, voilà bien le mot. *Maguelone* n'est même pas une pièce qu'on puisse résumer. Deux adversaires politiques, qui furent des hommes d'Etat, se retrouvent, après la débâcle de 1940, au bord de la Méditerranée. Ils se disent leurs vérités, l'homme de droite est tout près de dénoncer l'homme de gauche, puis reconnaît sa bonne foi, veut se suicider, propose enfin à son ennemi de se réfugier dans la cathédrale voisine de Maguelone ; isolée au milieu de la lagune. Là-dessus un bateau arrive, qui représente pour l'homme de gauche le salut. Ajoutez à cela une gitane recueillie par le réactionnaire, et la verbeuse fille du généreux socialiste, qui corsent le tableau du grain d'érotisme indispensable. Tout cela ne tient pas debout, mais que dire du texte même ? J.-L. Barrault estime que *Maguelone* est écrit « soit en prose rythmée, soit en vers libres, soit en vers réguliers de plus ou moins de pieds ». C'est se moquer du monde. Plus simplement, l'auteur nous assène, pendant près de trois quarts d'heure, un effroyable pathos, dont j'aurais volontiers cité quelques échantillons si la consternation où j'étais plongé par ce spectacle insensé ne m'avait empêché de prendre la moindre note.

Après cela, le rideau se lève sur *Œdipe*. Un décor clair, évocateur de Léon Gischia, des costumes d'une aimable fantaisie mettent en goût le spectateur accablé par les nocturnes élucubrations de M. Clavel. Œdipe parle, et nous entendons un langage sobre, classique, nuancé d'une délicate ironie. Je rappelle pour mémoire qu'André Gide, qui ne prévoyait peut-être pas que son œuvre fût jamais représentée, écrivit *Œdipe* en 1930 (je le suppose du moins, sa première édition datant de 1931). Il s'agit essentiellement ici d'un divertissement de lettré et, si l'on veut, d'une farce de haut goût sur un thème tragique. Œdipe est heureux, il n'a pas le droit de l'être, et Tirésias le lui rappelle solennellement. La notion de la fatalité antique, renforcée par le déterminisme moderne, en prend pour son grade. Œdipe, porte-parole de Gide, veut voir dans l'homme la fin de toutes choses. Mais on ne vit pas seul, et le fils de Laïos a évidemment eu tort de fonder une famille (« Familles, je vous hais ! »). Alors il lui faudra bien subir son destin. Autour de la vieille fable eschylienne Gide a brodé toutes sortes de variations dans une souveraine liberté. Etéocle et Polynice sont amoureux de leurs sœurs, et l'inceste — non consommé — devient matière à plaisanterie. Jocaste, lorsqu'elle apprend que son mari est aussi son fils s'accommoderait fort bien du silence, car elle ne craint que le scandale. Tout cela est enlevé sur un ton léger, presque badin, même au moment où le drame culmine.

Œdipe ne croit pas en Dieu, et lorsqu'il se crève les yeux, c'est peut-être moins par horreur de son crime, de son involontaire parricide, que par dégoût de la bêtise des hommes.

Une pièce de ce ton était fort difficile à monter. La mise en scène de Jean Vilar a triomphé de tous les obstacles. C'est une merveille d'intelligence et d'humour, où les trouvailles abondent. L'utilisation du chœur, où échouent régulièrement les metteurs en scène de second ordre, est à peu près parfaite. Deux acteurs se partagent les répliques, allant même jusqu'à se renvoyer des lambeaux de phrases, et c'était le bon moyen d'obtenir des effets d'hilarité imprévus.

Je ne trouve rien à redire à l'interprétation. Jean Vilar en personne campe un Œdipe de grande allure, qui va de la farce à la tragédie avec une aisance insurpassable. Pierre Bertin est un Créon jouisseur et cynique à mourir de rire. Anne Carrère et Elina Labourdette apportent à point nommé leur grâce légère et tendre. Et si l'on était tenté de trouver cet *Œdipe* un peu gratuit et irrévérencieux, il suffit de se rappeler le déplorable amphigouri de *Maguelone* pour se sentir aussitôt débordant de reconnaissance à l'égard d'un auteur respectueux de sa langue et de ce qu'il faut bien appeler jusqu'à nouvel ordre l'esprit français.

Photographies *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

Soirs de Cannes

PAR MARCEL IDZKOWSKI

La vie et les femmes sont toujours belles à Cannes ! J'emprunte de mémoire cette devise à Félix, le barman des rois et le roi des barmen, qui officie sur la Croisette en son *Blue Bar*. Et c'est vrai. Le soleil a été exact au rendez-vous que le IV[e] Festival international du film de Cannes lui avait fixé, et c'est sous un ciel de Côte d'Azur que M. André Guillant, secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie, a inauguré sur le toit du palais du Festival la grande compétition cinématographique, à laquelle prennent part trente nations. Un record ! Une gageure !

Le ministre du Cinéma a assisté au garde à vous à la cérémonie des couleurs, et tandis que trente boy-scouts hissaient les pavillons des nations participantes nous contemplions avec attendrissement le paysage féerique qui s'offrait à nos yeux : devant nous la mer, ses voiliers, ses cruisers, au fond l'Esterel, ses îles et, à notre droite, le Suquet. Avouez que pour une garden-party il était difficile de trouver un cadre plus enchanteur.

Le ministre bavarda longuement avec de nombreuses personnalités officielles, mais aussi avec Gaby Morlay, Michèle Morgan, Renée Saint-Cyr, Blanchette Brunoy, Maria Mauban, Michèle Philippe, Dora Doll, Tilda Thamar, Anne Vernon, Jean Tissier, Henri Vidal, Michel Auclair. Une jolie affiche de cinéma, on en conviendra !

Le dîner d'inauguration eut lieu aux Ambassadeurs, et à contempler le sourire de M. François André il était facile d'en déduire que ce gala était parfaitement réussi. Les délégués étrangers venus des quatre coins du monde admiraient sans réserve cette salle éblouissante où se retrouvaient : le ministre et M[me] Guillant ; M[me] Georges Bidault ; M. Hutin, préfet des Alpes-Maritimes ; MM. Verneyras et Guy Desson, députés. Et, membres du jury du Festival, notre éminent collaborateur M. André Maurois, qui préside ce jury ; M. Erlanger ; M. Fourré-Cormeray, directeur général de la Cinématographie française et président du comité d'organisation du Festival international du film ; M. Robert Favre Le Bret, l'actif secrétaire général du comité du Festival, dont on sait l'inlassable dévouement à la cause du cinéma et du Festival de Cannes ; M. Thurneyssen, qui fut le chef de protocole de ce dîner où rien ne clocha ; le général et M[me] Catroux ; M. et M[me] Jean-Gabriel Domergue; Gisèle Pascal, ravissante ; Paul Vialar, Touchagues, Jacques Ibert, tous les délégués étrangers, toutes les vedettes et les envoyés spéciaux de la presse du monde entier.

Les Charlivels remportèrent un triomphe en présentant leur extraordinaire numéro d'acrobates danseurs et musiciens, et l'on eut à peine le temps de se reposer quelques heures... que déjà il fallait s'embarquer le lendemain matin sur les vedettes qui nous transportèrent aux îles de Lérins, où un grand déjeuner avait été organisé par la Ville de Cannes. Le pastis, la soupe de poisson avec la rouille. La bonne humeur. Le soleil. On aurait pu penser que nous étions en vacances... Mais voilà que nous trouvons à nos hôtels un petit carton nous priant d'aller ce soir au cinéma. C'est vrai, en somme, nous sommes ici à l'occasion d'un festival cinématographique. A vos ordres, messieurs du Comité, nous assisterons ce soir à une séance cinématographique ; demain nous y retournerons en matinée et en soirée. Nous allons déguster des kilomètres de pellicule. Mais... les entr'actes, ici, sont de qualité, nous avons Cannes et son climat. Le Festival est bien parti !

SIR BERNARD ET LADY DOCKER AU GALA DU « FIGARO », DONT LE BÉNÉFICE PERMETTRA...

... DE VENIR EN AIDE A DES ÉTUDIANTS. CI-DESSUS, LE DUC ET LA DUCHESSE DE SÉGOVIE.

NOTRE CONFRÈRE JAMES DE COQUET ACCUEILLAIT LES INVITÉS, DONT LA SOURIANTE BÉGUM.

Photographies R. Schall et Traverso.

L'artiste soviétique Nicolas Tcherkassof tenait compagnie a M. Semenoff, vice-ministre du cinéma.

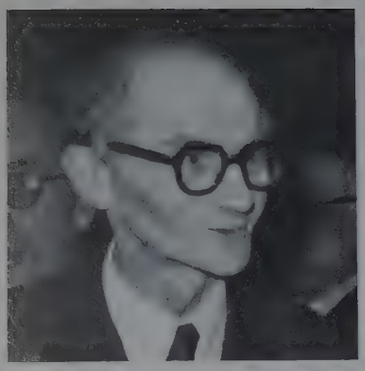
A une table, M^me^ Louis-Louis Dreyfus, son gendre et sa fille, M. et M^me^ Jean Rheims.

C'est M. Fourré-Cormeray qui a présidé a l'organisation du Festival, assisté de Renée Saint-Cyr.

Jean Tissier a été surpris le verre en main par notre photographe. Le bras en écharpe, Marcel Ichac, le photographe de l'Annapurna, donne une interview. Le peintre Touchagues et la ravissante « star » suédoise Greta Thygesen. Henri Vidal en conte une « bien bonne » a Gaby Morlay.

Michèle Morgan et Henri Vidal. Ci-dessous, a gauche : la table qu'occupaient M^me^ Georges Bidault, M. André Guillant, Gaby Morlay, le docteur Antoni, maire de Cannes, et, de dos, M^me^ Antoni et M. Hutin, préfet des Alpes-Maritimes. Les deux autres convives étaient M^me^ Guillant et M. Verneyras. A droite : M. Paul Vialar et les vedettes Michèle Philippe et Gisèle Pascal.

PETITES CHRONIQUES



PAUL GIACOBBI

Gravement malade depuis longtemps, Paul Giacobbi, député de la Corse, ancien ministre, est mort à l'hôpital américain de Neuilly. Il était né en 1896 à Venaco. Il fut le plus jeune maire de France. Avant la guerre il siégeait au Sénat. Il prit une part active à la résistance, fut interné dans un camp de concentration italien dont il s'évada pour rejoindre Alger et le général de Gaulle. Chevalier de la Légion d'honneur, il était aussi décoré de la Croix de guerre et de la médaille de la Résistance.

P. Giacobbi fut ministre à plusieurs reprises. En dernier lieu M. Pleven l'avait chargé de préparer la réforme électorale, et le surmenage que lui infligea cette tâche difficile ne fut pas étranger à l'aggravation de son état de santé.

L'Assemblée nationale, où il était entouré de l'estime et de la sympathie de tous, a accueilli avec émotion la nouvelle de la disparition de cet homme laborieux, obligeant et fin en qui se prolongeait la tradition des grands parlementaires. Et par une pathétique coïncidence c'est presque à l'heure où l'Assemblée allait se prononcer sur cette réforme électorale pour laquelle Paul Giacobbi s'était battu avec une opiniâtreté que le succès n'a pas récompensée que M. Edouard Herriot, président du parti auquel il appartenait, lui adressait au nom de ses collègues un émouvant et juste hommage.

LE COMTE DE FELS

Le comte de Fels vient de mourir à Paris, dans sa quatre-vingt-treizième année. Il appartint à la diplomatie, occupa plusieurs postes à l'étranger et fut secrétaire de Paul Cambon.

Ayant renoncé à une carrière officielle, il se consacra à des travaux d'histoire de l'art et d'histoire politique. Collaborateur du *Journal des Débats*, il fonda *la Revue de Paris*.

PAYSE DE FRANCE

Nous avons déjà un fort contingent de « miss », de reines, de duchesses. Voici un nouveau titre : celui de « payse de France », qui a été décerné, au cours du bal des Provinces françaises, à une Vendéenne de dix-huit ans, M^lle^ Marie-Madeleine Caduc. Reconnaissons du moins qu'il sera fort bien porté par cette jolie personne.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ÉTYMOLOGIE

Albert Dauzat : *Dictionnaire étymologique des noms de famille et des prénoms de France* (Larousse).

L'anthroponymie est une science qui progresse avec une grande rapidité. Il devenait donc indispensable de faire le point de nos connaissances — surtout si l'on songe aux interprétations fantaisistes qui ont longtemps eu cours. L'érudition et le labeur d'Albert Dauzat le désignaient pour cette tâche, qu'il a parfaitement accomplie. Sous une présentation agréable et commode, une vaste information est aujourd'hui rassemblée.

A l'intérêt scientifique s'ajoute le pittoresque. C'est ainsi que nous savons maintenant que « Grasset » signifie : « doté d'un certain embonpoint » et que « Gallimard » se rattache au radical de « galimafrée »...

Pour les non-spécialistes il convient de signaler l'intérêt — d'une portée générale — de l'introduction.

LA PHYSIQUE MODERNE :

Pierre Guaydier : *les Grandes Découvertes de la physique moderne* (Corrêa).

La science marche vite aujourd'hui, et il est difficile à l' « honnête homme » de notre temps d'avoir, tel son ancêtre du XVII^e^ siècle, « des clartés de tout ». L'important serait de posséder des « cadres », tels que ceux de l'ancienne physique, où venaient s'insérer, chacun à sa place, les faits nouveaux.

C'est précisément ce que M. Pierre Guaydier s'efforce de nous apporter en nous conduisant par la main des « immortels principes de 1880 » jusqu'aux toutes dernières perspectives de l'atome et du champ unitaire. Nous assistons à la naissance et au développement logique de l'atomistique, de l'électronique, de la mécanique ondulatoire, qui perdent ainsi leur caractère de constructions arbitraires de l'esprit. Le style est alerte : « La fission en chaîne de l'uranium est une épidémie où chaque atome malade contamine trois voisins » ! L'illustration est réduite aux croquis indispensables. Un bon manuel à garder sous la main.

LA CUISINE :

Roger Wild : *la Cuisine considérée comme un des beaux-arts* (Editions du Tambourinaire).

Si nous inscrivons le nom de Roger Wild seul au seuil de cette bibliographie, c'est qu'il a été l'animateur de cet ouvrage. Il a précisé son dessein en indiquant dans une courte préface que, fort respectueux des spécialistes de la gastronomie, il a trouvé tentant de prendre comme collaborateurs d'autres contemporains, venus des divers points de l'horizon intellectuel. Leur liste se passe de commentaires : Jean Babelon, Jérôme Carcopino, notre ami Bernard Champigneulle, Sacha Guitry, René Héron de Villefosse, Jacques Ibert, M^gr^ Jobit, qui disserte de la plus spirituelle manière sur le péché de gourmandise, Pierre Labracherie, docteur Edgar Leroy, André Maurois, docteur de Pomiane, et M^mes^ Marcelle Auclair, Gisèle d'Assailly, Jeanine Delpech.

LA SCIENCE GÉNÉRALE :

Albert Ducrocq : *l'Atome, univers fantastique* (Hachette).

L'atome, avec ses magnifiques possibilités et ses terribles dangers, sous-tend actuellement toutes nos préoccupations, mais recèle encore bien des mystères. Ce point minuscule est un univers où les savants font tous les jours de passionnantes découvertes ; il faut pour le comprendre reviser nos manières de penser. M. Albert Ducrocq, atomiste de métier, possède un talent d'exposition soutenu, souvent coloré par un enthousiasme fort agréable. Structure du noyau, trajectoires de l'électron, rôle du magnétisme, classification générale de tous les atomes connus, « explications » atomiques de la chimie et de l'optique, on trouvera dans ce livre dynamique tout ce qu'un honnête homme du XX^e^ siècle doit savoir sur l'atome.

LA XXV^e^ FOIRE DE BRUXELLES

Créée en 1919, la Foire internationale de Bruxelles compte donc plus de trente années d'existence. Mais, en sommeil durant l'occupation, elle ne se donne officiellement que vingt-cinq ans d'âge, qu'elle va fêter cette année, du 21 avril au 6 mai.

A cette occasion la Chambre de commerce belge à Paris a donné une réunion au cours de laquelle M. Lucien Cooremand, échevin et député de Bruxelles, administrateur de la Foire, au reste orateur fort séduisant, a fourni un certain nombre d'explications qu'un film de courte durée a corroborées.

Ainsi avons-nous pu noter qu'en 1951 la Foire couvre 105.000 mètres carrés et compte 4.120 exposants appartenant à vingt-six nations. Rien n'a été négligé pour fournir toutes commodités aux exposants comme aux visiteurs. On est donc fondé à croire que cette XXV^e^ Foire amènera à Bruxelles quantité de visiteurs, au premier rang desquels de nombreux Français.

NOUVELLES LIAISONS AÉRIENNES

La Compagnie Air France va inaugurer, le 15 avril, une nouvelle liaison aérienne directe entre Paris-Orly et l'aérodrome milanais de Malpenza. La clientèle italienne désireuse de se rendre en Amérique pourra ainsi venir directement prendre l'avion à Orly. En même temps que cette ligne, Air France en crée une autre reliant directement Milan à la Grèce et à la Turquie.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Télévision — Théâtre

La bataille des « lignes » est terminée... Tous les amateurs de télévision s'en réjouiront. Une découverte de M. Chèdeville permet, grâce à une amélioration technique, de modifier la vision et de capter la trame choisie, plus fine que la précédente. Une nouvelle émission est lancée sous la rubrique : « Producteurs, à vos postes ! », animée par Monique Berger. Jacques Morel et Annouk Aimée y accueillent désormais les comédiens chaque mardi à 21 heures et durant une demi-heure. Un concours est organisé. Devant le jury, composé de producteurs, de metteurs en scène et de journalistes, des apprentis acteurs prononcent une phrase et la répètent en prenant différents tons, graves et badins. Le vainqueur de la compétition peut espérer faire une très brillante carrière radiophonique.

Le Devin du village, intermède frais, naïf et simple de Jean-Jacques Rousseau, a toutes les qualités pour être véhiculé par les trains d'ondes. En l'interprétant, Lucien Lovano, Joseph Peyron et Jeanne Rolland, soutenus par l'orchestre, que dirigeait Maurice Soret, ont charmé les sans-filistes par la spontanéité de leurs accents et la qualité de leurs intonations finement nuancées.

W.-L. Landowski.

PROGRAMME

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 21 h. (sauf dim. 21 h. 5), Journal ; 13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris.

819 lignes

13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris ; 13 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 20 h. 30, Journal.

DIMANCHE 15 AVRIL

441 lignes

11 h., Emission religieuse ; 17 h. 30, « Dorothée cherche l'amour » (film pour adultes) ; 21 h. 15, « La duchesse de Langeais » (film pour adultes).

819 lignes

10 h. 30, Emission religieuse ; 15 h. 15, « La duchesse de Langeais » ; 20 h. 45, « Marie Martine » (film).

LUNDI 16 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, « Marie Martine ».

819 lignes

20 h. 45, Ralph le Vengeur (13^e^ ép.) ; 21 h., « Dorothée cherche l'amour ».

MARDI 17 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, Ralph le Vengeur (13^e^ ép.) ; 22 h., « Le paradis n'était pas perdu ».

819 lignes

22 h., « Le paradis n'était pas perdu ».

MERCREDI 18 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, Magazine des explorateurs.

819 lignes

20 h. 45, Ralph le Vengeur (14^e^ ép.) ; 21 h., « Anne-Marie » (film).

JEUDI 19 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, Ralph le Vengeur (14^e^ ép.).

819 lignes

21 h. 30, Magazine des explorateurs.

VENDREDI 20 AVRIL

441 lignes

21 h. 30, « On purge bébé ».

819 lignes

20 h. 45, Feuilleton (1^er^ ép.).

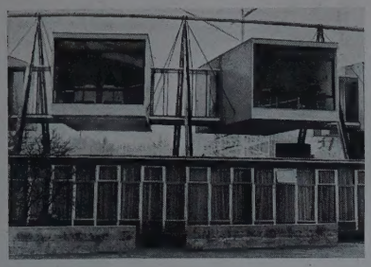
SAMEDI 21 AVRIL

441 lignes

17 h. 30, Activités d'une grande nation ; 21 h. 15, Feuilleton (1^er^ ép.) ; 21 h. 30, « Anne-Marie ».

819 lignes

21 h., « On purge bébé ».



BUREAUX SUSPENDUS

Si vaste qu'elle soit, l'enceinte du Festival de Londres paraît encore restreinte au regard de tout ce qu'elle doit enfermer. C'est pourquoi, désireuse de gagner encore de la place, l'administration du Festival a installé pour son personnel de curieux bureaux suspendus préfabriqués qui, toutes proportions gardées, semblent avoir été conçus pour le vivarium de notre Jardin des Plantes.

LES SAINT-CYRIENS A PARIS

On a pu voir ces jours derniers dans les rues de Paris nombre de saint-cyriens, « casoar » en tête. C'étaient les élèves de la promotion « Garigliano » venus passer une quinzaine de jours à Paris. Les saint-cyriens font maintenant, on le sait, leur apprentissage du métier militaire à l'Ecole interarmes de Coëtquidam. C'est pour pallier les inconvénients de l'éloignement que les élèves de seconde année séjournent chaque année à Paris. Le séjour, sur lequel nous reviendrons d'ailleurs, fut particulièrement bien rempli cette fois puisque les élèves officiers ont visité les musées et les monuments, des installations industrielles et scientifiques, donné au palais de Chaillot leur gala traditionnel et assisté à diverses démonstrations militaires.

Les Editions Mondiales sortiront fin avril prochain la traduction française du best-seller américain 1950 :

« LE CARDINAL », de Henry Morton Robinson.

Ce beau roman d'une classe presque unique fut le grand succès littéraire 1950 aux Etats-Unis.

Cet ouvrage, dont la traduction sera parfaitement soignée, présentera d'une manière captivante l'histoire humaine et prenante de Stéphen Fermoyle issu d'une modeste famille d'Irlandais et qui, par son talent, sa patience, sa douceur, accède aux plus hautes charges de l'Eglise.

Ce volume cartonné in-4° aura 656 pages sous jaquette illustrée.

GALERIE

GALERIE ANDRÉ WEIL
20, avenue Matignon

A. ZIMMERMANN

peintures et gouaches de
Suède - Suisse - Italie

jusqu'au 28 avril 1951

CALENDRIER DES CONCERTS

CHOPIN
Jeudi 19 Avril
21 h.
(Kiesgen)

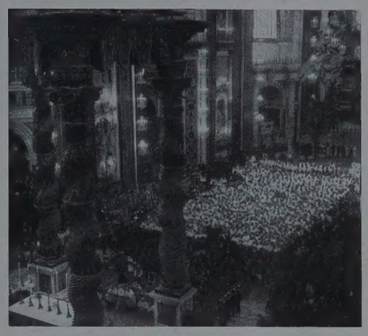
Récital du Pianiste
FRANCIS PALMAS
Bach, Beethoven, Brahms, Chopin, etc.

GAVEAU
Mardi
24 Avril
21 h.
(Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
DOROTHY MAYNOR
avec le conc. de A. COLLARD
Bach, Strauss, De Falla, etc.
et NEGRO SPIRITUALS

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le congrès de la Fédération internationale des Petits Chanteurs à la croix de bois a rassemblé à Rome cinq mille enfants venus de quinze pays différents. Ils se sont fait entendre le 1er avril, au cours d'une messe



pontificale célébrée à Saint-Pierre par S. S. Pie XII. Une foule considérable se pressait dans la basilique vaticane pour écouter ce chœur grandiose que M. le chanoine Maillet dirige avec tant de fougue et d'âme.

Une foule dense, où l'on remarquait des

ambassadeurs, des académiciens, des parlementaires, emplissait Notre-Dame de Paris pour la consécration de Mgr Stourm, curé de Levallois, appelé au siège épiscopal d'Amiens et qui, à quarante-sept ans, est le plus jeune évêque de France. Des délégations de camarades de captivité du nouveau prélat avaient tenu à l'assister. La coïncidence de la cérémonie avec l'assemblée plénière de l'épiscopat français avait permis à un nombre inaccoutumé d'évêques et d'archevêques d'y être présents. L'archevêque de Paris, S. Exc. Mgr Feltin, était le consécrateur. Il officia en présence du nonce apostolique, Mgr Roncalli. A l'issue de la longue et majestueuse cérémonie Mgr Stourm, qui avait pour parrains Mgr Weber, évêque de Strasbourg, et Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique, donna sa première bénédiction. Il sera intronisé à Amiens le 17 avril.

LES CASTORS DU ZOO

L'appareil canadien *Skymaster*, qui inaugurait la nouvelle ligne Montréal-Paris, a, pour son premier voyage, amené à Orly deux castors, nommés Valentine et Jean-Baptiste. Offerts à la ville de Paris par le gouvernement d'Ottawa, ces animaux ont été rapidement conduits au zoo de Vincennes.

COURRIER THÉATRAL

Le plus simplement du monde, sans fracas publicitaire, sans crier à la découverte ni au génie, M. Raoul Arnaud, directeur du théâtre de Dix-Heures, pourrait bien être en voie de renouveler la formule du théâtre de chansonniers, originairement dit cabaret montmartrois. Il lui a pour cela suffi de comprendre que le genre souffrait mal la médiocrité et qu'un chansonnier devait être ou rester jeune pour que ses inventions fassent rire. Qui nierait que le charmant Pierre Destailles soit aujourd'hui un des premiers de la corporation ? Deux de ses nouvelles chansons : *la Guerrite* et *J'suis pas prêt*, qui se relient, hélas ! à la plus étroite actualité, sont parmi les meilleures qu'on ait entendues depuis longtemps. Le cadet Maurice Horgues pâlit un peu en comparaison, mais l'avenir lui appartient. Mlle Anne-Marie Carrière est une fort aimable personne, dont l'éclatant sourire n'est pas le seul mérite, et qui dit avec beaucoup de grâce des petits poèmes de sa composition où la fleur bleue passe avec autant d'esprit que de gentillesse. On n'a pas à refaire l'éloge de Philippe Olive, intarissable et catapultueux spécialiste du « tour d'horizon » burlesque, mais je voudrais signaler tout particulièrement deux nouvelles recrues de Raoul-Arnaud : Bernard Lavalette et Francis Claude. Le premier pastiche, joue et chante des chansons du XVIIIe siècle à nos jours avec un bonheur étourdissant. Son *Petit Bout de chocolat* (dans le goût de Paul Delmet) et sa fausse *Chanson scout* déchaînent un rire de bonne qualité. Quant à Francis Claude, sa fantaisie échevelée n'a pas fini de faire la joie du public, et son numéro de « Darrigade et Fouziquet », avec Louis Lions, ne peut manquer de connaître une longue carrière. Il y a là une source d'inventions comiques presque inépuisable. Raoul-Arnaud a mis dans le mille. — Y. G.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualité » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

LOUIS GERMAIN, *bombardier Français de la RAF*

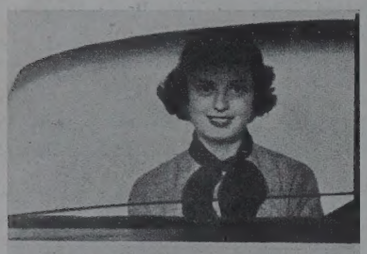
MÉMOIRES D'UN INCENDIAIRE

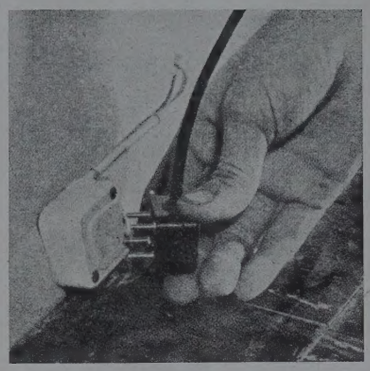
JULLIARD

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

POUR CONDUIRE AU SOLEIL

Divers modèles d'automobiles américaines sont désormais équipés d'un pare-brise à « verres traités » qui supprime l'usage des écrans parasoleil tout en assurant une visibilité totale. Voici le nouveau pare-brise comparé à l'ancien modèle. Il est teinté d'une couleur bleu vert à partir du niveau des yeux et va en s'épaississant vers le haut. Tout en supprimant l'éclat des rayons lumineux, il réfléchit la chaleur et permet de conduire au grand soleil sans ressentir aucune sensation de brûlure des paupières.





TÉLÉPHONE OMNIBUS

Une installation relativement simple et quelques prises du modèle ci-dessus permettent désormais à nos amis d'outre-Atlantique de transporter leur appareil téléphonique d'une pièce à l'autre et aussi, éventuellement, de le débrancher.

SONDE ÉLECTRONIQUE

Une compagnie américaine a mis au point, pour la navigation fluviale, une sonde électronique qui indique, au centimètre près, la profondeur des cours d'eau. L'appareil, monté à bord, émet sans interruption des signaux à la cadence de dix à la seconde. Renvoyés par le fond de la rivière, ces signaux s'inscrivent sur un graphique et déclenchent une sonnerie d'alarme lorsque le bateau approche de l'obstacle.

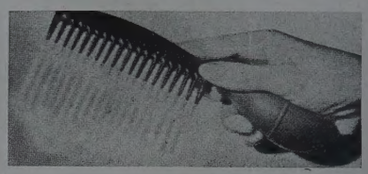
LE « NYLONGER »

Une substance plastique, applicable au pinceau ou au vaporisateur, assure longue durée aux bas et à la lingerie de nylon. Utilisée à l'origine pour la protection des ailes d'avion, cette substance — baptisée « nylonger » — dispose sur chaque maille du tricot de nylon une parcelle de matière plastique invisible qui accroît sa solidité.

ASPIRATEUR POUR CHEVEUX

Cet appareil électrique combine une brosse de caoutchouc mécanique et un aspirateur. Il permet un massage du cuir chevelu tout en éliminant poussières et pellicules.

PEIGNE INSECTICIDE



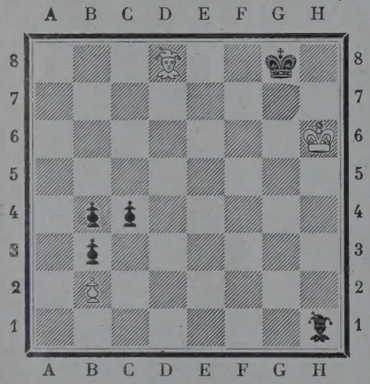
Voici un instrument qu'apprécieront les propriétaires d'animaux domestiques. Il se compose d'une poire de caoutchouc et d'un peigne dont les dents, creuses, sont percées d'un trou pour permettre le passage d'une poudre insecticide.

TRANSPORT FORESTIER

En dépit de ses faibles dimensions, ce tracteur, inventé par un technicien canadien, peut transporter en tous terrains près d'une demi-tonne d'équipement. Il est destiné à amener rapidement sur place le matériel propre à combattre les incendies de forêt. — C. T.

LES ÉCHECS (N° 86)

Solution de l'étude n° 87, par André Chéron.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Solution : 1. Fd8-b6 !, ç4-ç3 (si 1. ... Rg8-f7. — 2. Rh6-g5, Rf7-é6. — 3. Rg5-f4, Ré6-d5 ; 4. Rf4-é3, ç4-ç3 ; 5. Fb6-d4 texte). — 2. Fb6-d4, Rg8-f7 (2. ... ç3-ç2 ; 3. Fd4-é3 partie nulle). — 3. Rh6-g5, Rf7-é6. — 4. Rg5-f4, Ré6-d5. — 5. Rf4-é3, ç3-ç2. — 6. Ré3-d2 !, Rd5×d4. — 7. Rd2-ç1. Partie nulle, quoique les noirs aient un fou et deux pions de plus.

Je vais maintenant démontrer que 1. Fd8-b6 ! est le seul coup qui fasse nulle. Si 1. Fd8-f6 ?, Rg8-f7 ! gagne. — 2. Rh6-g5, Rf7-é6 !! (et non 2. ... ç4-ç3 ?; 3. Ff6-d4 ! partie nulle). — 3. Ff6-g7 (3. Rg5-f4 ne va pas à cause de Ré6×f6 gagne. Le roi noir, qui cherche à venir à ç2, a donc gagné un temps sur la solution. Le roi blanc n'arrivera plus à rattraper ce temps perdu. D'autre part, sur 3. Ff6-d4 suivrait Ré6-d5 ! gagnant de nouveau un temps. Si 3. Ff6-h8, ç4-ç3 gagne. Si 3. Rg5-g6, Fh1-é4+ ; 4. Rg6-g5 ou g7, ç4-ç3 ; 5. Ff6-d4, Ré6-d5 gagne) 3. ... ç4-ç3 ! (et non 3. ... Ré6-d5 ? ; 4. Rg5-f4 partie nulle). — 4. Rg5-g4 (il faut parer la menace 4. ... ç3-ç2 suivi de ç2-ç1 :D gagne. Si 4. Fg7-d4, Ré6-d5 ! ; 5. b2×ç3, b3-b2 ; 6. ç3-ç4+, Rd5×d4 gagne). — 4. ... Fh1-g2 !! seul coup (voir A) et les blancs perdent par zugzwang.

Exemples : 5. Rg4-g3 (si 5. Rg4-f4 ou g5 ou 5. Fg7-h8, ç3-ç2 et fait dame. Si 5. Fg7-d4, Ré6-d5 gagne. Si 5. Rg4-h4 ou h5, Ré6-f5 ! gagne). — 5. ... Ré6-f5 !! (et non 5. ... Ré6-d5 ?; 6. b2×ç3 partie nulle, b3-b2 ; 7. ç3-ç4+ et 8. Fg7×b2). — 6. Rg3-f2, Rf5-é4 ! (6. ... Rf5-f4 ? ; 7. Rf2-é2 partie nulle). — 7. Rf2-é2 ou é1 (menace 8. Rd1 et 9. Rç1 partie nulle). — 7. ... Fg2-f3 (+) gagne (il suit 8 ... Ré4-d3 et 9 ... Rd3-ç2).

La finesse du coup d'attente 4 ... Fh1-g2 !! est mise en lumière dans les analyses suivantes.

A) Si 4 ... Fh1-é4 ?, d5 ?, ç6 ?, b7 ? ou a8 ? (si 4 ... Ré6-d5 ? ; 5. b2×ç3 partie nulle, b3-b2 ; 6. ç3-ç4+ et 7. Fg7×b2. Si 4 ... ç3-ç2 ? ; 5. Fg7-h6 partie nulle). — 5. Rg4-g3 partie nulle, Ré6-f5. — 6. Rg3-f2, Rf5-f4 (si 6 ... Rf5-é4 ; 7. Rf2-é2 ! et le roi noir empêche le fou de venir sur f3, ce qui permet au roi blanc de venir sur ç1 par d1, sauvant la partie. Si 6 ... Fé4-ç2 ; 7. Rf2-é2 et les blancs font aisément partie nulle. Le roi blanc reste sur é2, immobilisant le fou noir par la menace Ré2-d1 et ç1. Le fou blanc joue des coups d'attente sur la grande diagonale). — 7. Rf2-é2, Ff3+ (le seul coup qui laisse un espoir). — 8. Ré2-d3 !, Ff3-h5 (si 8 ... Ff3-d5 ; 9. Rd3-é2 ! Si 8 ... Ff3-d1 ; 9. Rd3-ç4 !). — 9. Fg7×ç3, b4×ç3. — 10. Rd3×ç3, Fh5-f7. — 11. Rç3-d2 et 12. Rd2-ç1. Partie nulle. Mais non 9. Rd3-ç4 ? (au lieu de 9. Fg7×ç3), Fh5-f7+ gagne. — 10. Rç4-d3 (si 10. Rç4×b4, ç3-ç2 ; 11. Fg7-h6+ Rf4-f3 ; 12. Rb4-ç3, Rf3-é2 ; ou 11. Rb4-ç3, Rf4-é3. Le pion noir ç2 coûtera leur fou aux blancs, après quoi le pion blanc tombera et le pion noir sera mené à dame) 10 ... Rf4-f3 ; 11. Fg7-f6 (si 11. b2×ç3, Ff7-g6+ ! et b3-b2 gagne. Si 11. Fg7-d4, Ff7-g6+ ; 12. Rd3-ç4, ç3-ç2) 11 ... Rf3-f2 (le roi noir cherche à venir à d1 pour menacer ç3-ç2 et ç2-ç1 :D, ce qui coûterait le fou aux blancs). — 12. Ff6-h4+, Rf2-f1 (menace 13 ... ç3×b2 gagne). — 13. Fh4-f6, Rf1-é1 (menace 14 ... Ré1-d1). — 14. b2×ç3 (14. Ff6×ç3+, b4×ç3 gagne) 14 ... Ff7-g6+ et b3-b2 gagne.

La réfutation de 1. Fd8-f6 ? forme une étude en soi, car les sept premiers coups des noirs sont uniques et subtils.

Les autres premiers coups des blancs sont faciles à réfuter.

Si 1. Fd8-ç7 ?, ç4-ç3 gagne. — 2. Fç7-é5, Rg8-f7. — 3. Rh6-g5, Rf7-é6. — 4. Rg5-f4, ç3-ç2.

Si 1. Fd8-é7 ? ou 1. Rh6-g5 ?, ç4-ç3 gagne.

Si 1. Fd8-g5 ?, Rg8-f7 gagne. — 2. Rh6-h5, Rf7-é6. — 3. Rh5-g4, ç4-ç3. — 4. Fg5-ç1, Ré6-é5 et Ré5-é4 et d3.

Si 1. Rh6-g6?, ç4-ç3 gagne. — 2. Fd8-f6, Fh1-é4+. — 3. Rg6-h5, Rg8-f7. — 4. Ff6-d4, Rf7-é6. — 5. Rh5-g4 (5. Fd4-g7, Ré6-f5 !) 5 ... Ré6-d5. — 6. Fd4-g7, Rd5-ç4 puis Rç4-d3 et Rd3-ç2.

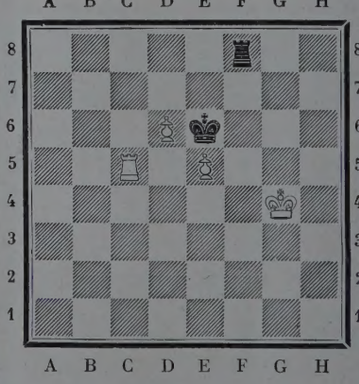
Tournoi de Hastings (Noël 1950).

Voici une jolie partie du vainqueur de ce tournoi, l'actuel champion d'Allemagne.

Blancs : Unzicker. Noirs : Barden.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, Cb8-ç6. — 3. ç4×d5, Dd8×d5. — 4. Cg1-f3, é7-é5. — 5. Cb1-ç3 (meilleur que 5. d4×é5 ?, D×D+ et Fç8-g4) 5 ... Ff8-b4. — 6. Fç1-d2, Fb4×ç3. — 7. Fd2×ç3, é5×d4. — 8. Cf3×d4, Cg8-f6. — 9. f2-f3, 00 (meilleur 9 ... C×C ; 10. F×C). — 10. é2-é4, Tf8-é8 (les noirs ont trop espéré de ce coup). — 11. Ff1-é2, Dd5-g5 (si 11 ... Dd5-ç5 ; 12. Cd4×ç6, Dç5×ç6 ; 13. Ta1-ç1). — 12. Cd4×ç6 !, Dg5×g2 (si 12 ... b7×ç6 ; 13. 00). — 13. Th1-f1, b7×ç6. — 14. Dd1-d2 (menaçant 15. 000 suivi d'une attaque sur g) 14 ... Cf6-×é4 (si 14 ... Cf6-d5 ; 15. Fç3-d4, Dg2×h2 ; 16. é4×d5, Fç8-h3 ; 17. Fd4-é3, Dh2-g3+ ; 18. Tf1-f2, Dg3-g1+ ; 19. Fé2-f1, Fh3×f1 ; 20. 000 regagnant la pièce avec une position victorieuse). — 15. f3×é4, Fç8-g4. — 16. 000 ! (plus fort que 16. Fé2×g4, Dg2×g4 ; 17. é4-é5) 16 ... Fg4×é2 (si 16 ... Dg2×é2 ; 17. Dd2-g5, f7-f6 ; 18. Fç3×f6, g7-g6 ; 19. Td1-é1, Dé2-ç4+ ; 20. Ff6-ç3, Tè8×é4 ; 21. Dg5-f6 gagne). — 17. Tf1-g1, Dg2×é4. — 18. Tg1×g7+, Rg8-f8. — 19. Td1-g1 (menace 20. Fç3-b4+), Dé4-f5 (si 19 ... Rf8-é7 ; 20. Tg1-é1, Ré7-f8 ; 21. Té1×é2!, Dé4×é2 ; 22. Tg7-g8+ !, Rf8×g8 ; 23. Dd2-g5+, Rg8-f8 ; 24. Fç3-g7+ et mat en deux coups). — 20. Tg7-g5 (menace 21. Fç3-b4+). Les noirs abandonnent.

Etude inédite n° 88, par André Chéron.



Trait aux noirs. Les blancs gagnent. Trait aux blancs. Partie nulle.

Le gain, si les noirs ont le trait, ne sera pas difficile à trouver par le lecteur qui aura étudié attentivement la solution de l'étude analogue n° 86. (Voir *les Echecs* n° 85.)

Mais la défense des noirs, si les blancs ont le trait, apporte du nouveau.

André Chéron.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

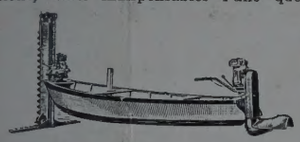
POUR LA 2 CV CITROËN

Voici la malle arrière dernière création Speed, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les Établissements Speed étudient un équipement moteur permettant une augmentation de rendement.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage, construite par la même maison.

Établissements Cl. Bonnet et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

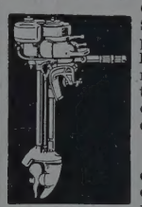
SALON NAUTIQUE ET DU CAMPING

Voici revenir l'époque des vacances et tous les fervents du plein air se doivent de connaître le magasin du Salon Nautique.

Cette Société est, en effet, intégralement spécialisée dans sa partie, son activité étant partagée en trois branches.

1° Le propulseur amovible.

Avec tous les moteurs, Evinrude, Goiot, Lutetia, S. G. C. de 1 à 50 CV pour tous usages. Atelier spécialisé pour la réparation et l'entretien, ce qui avantage énormément les clients de la Société.



2° Les bateaux.

Sept modèles de canoes canadiens, le célèbre kayak « Pionnier », vainqueur du Colorado, les dinghies, le Gadabout (canoe large à arrière coupé), canots métalliques, canots pneumatiques (de *l'Individuel* au gonflable à moteur 9 CV), le youyou pliant *Bardiaux*, la meilleure annexe de yacht, intéressant chasseur et pêcheur.

3° Le camping.

Avec tout le choix de matériel possible et un rayon complet de pêche sous-marine et de sports d'hiver.

Tous nos lecteurs seront les bienvenus.

Salon Nautique, 29, avenue de la Grande-Armée, Paris (16e). Tél. : PAS. 96-40.

L'APPAREIL A DESSINER «REFLEX»

... vous permet de tout *copier - agrandir - réduire* exactement et rapidement. Notice n° 10 fco. J. Fuchs, constructeur, Thann (Haut-Rhin).

PLUS DE TEMPS PERDU!

Réduisez le temps consacré chaque jour aux obligations administratives de votre entreprise. Les notes qui peuvent s'égarer, la dictée du courrier,

Filson, la machine à dicter.

avec les inévitables coupures dues aux dérangements et appels téléphoniques, ne seront plus une charge pour vous.

Profitez des heures calmes chez vous ou au bureau pour enregistrer votre courrier et vos ordres de service grâce à la machine à dicter Filson.

Demandez une démonstration aux Établts Filson, 18, rue d'Enghien, Paris (10e). Téléphone : PRO. 07-14.

INVENTEURS!

Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

TOUT PARE-BRISE A BESOIN D'UN LAVEUR AUTOMATIQUE

Le laveur de pare-brise Trico permet à tout automobiliste de nettoyer son pare-brise pendant qu'il conduit. Une simple pression sur un bouton fait naître deux minces filets d'eau qui se répandent sur la glace. Celle-ci est alors immédiatement nettoyée par les balais de l'essuie-glace. Il n'y a rien à pomper, les jets d'eau jaillissent automatiquement. La batterie n'est pas mise à contribution.

L'appareil trouve sa place sous le capot de tout véhicule. Sa pose est facile et rapide. Il suffit d'une prise de dépression. La plupart des voitures modernes possèdent cette prise déjà utilisée pour le système d'avance automatique à l'allumage : Citroën, 203 Peugeot, etc.

Deux avantages marquants de cet appareil sont ses gicleurs brevetés ne s'obstruant pas et sa grande réserve de liquide.

Notice et renseignements gracieux sur demande à Marchal ou à ses 2.000 distributeurs.

LES NOUVEAUTÉS O. L. D.

Parmi la production O. L. D. comprenant entre autres 150 modèles différents de galeries de toit, nous vous présentons deux types qui semblent bénéficier d'une faveur toute spéciale auprès du public.

POUR VOITURE A TOIT OUVRANT

Cette galerie est en alliage léger poli ou en acier inoxydable.

Le fond est composé de demi-barreaux en métal sur la moitié AR de la galerie et de lattes démontables en hêtre verni sur toute la surface.

Pour dégager le toit ouvrant on place les lattes de bois dans le coffre ; la galerie peut ainsi être chargée sur la moitié arrière.

POUR VOITURE DÉCAPOTABLE

Cette galerie est fixée sur la voiture par quatre attaches serrées aux jets d'eau.

Elle se soulève d'un côté pour permettre le décapotage et se refixe instantanément.

Comme la galerie à toit ouvrant, elle est à barreaux doubles et peut être utilisée, avec ou sans capote, entièrement ou par moitié de sa surface.

L'équipement de qualité O. L. D. comprend encore :

— Les galeries Acier (brut ou peint) ;
— Les galeries « Luxe » tout Alu et Alu Bois (fond en lattes de hêtre verni) ;
— Les galeries « Super-Luxe » en acier inox. et « l'Escamotable » (inox. et lattes) ;
— Les porte-bagages avant et arrière pour tous modèles de voiture ;
— Les pare-chocs en acier inox. de forme enveloppante pour tous véhicules ;
— Les marchepieds ;
— La remorque pour 4 CV Renault : 100 kilos, 200 kilos (nos 50 et 51) ;
— Les remorques 400, 500, 600 kilos de charge utile, et châssis tous types ;
— Les remorques métalliques pour bateaux jusqu'à 1.200 kilos de charge utile.

O. Lecanu-Deschamps, 51, rue Raspail, Levallois.
Téléphone : PER. 54-11 (trois lignes groupées).
Foire de Paris, du 28 avril au 14 mai. Terrasse B. Stand 3.506.

COURRIER MUSICAL

Festivals de printemps

Avant que l'été nous conduise vers les Festivals de Strasbourg, d'Aix-en-Provence ou de Nîmes, c'est du Sud-Ouest que s'envoleront, cette année, les premiers chants du printemps.. Le « Mai musical de Bordeaux » donne le départ, avec des concerts et des représentations lyriques et chorégraphiques qui se dérouleront du 16 au 27 mai et dont voici l'imposant cortège :

Concerts symphoniques (musique française et étrangère contemporaine) par l'Orchestre national de Madrid, l'Orchestre national de la Radiodiffusion française et l'Orchestre de la garde républicaine, sous la direction d'Ataulfo Argenta, Charles Münch, François-Julien Brun ; concerts de chambre par les quatuors Vegh, Poltronieri et le quintette à vent de l'Orchestre national ; concerts et récitals de solistes par Jacques Thibaud, Marcel Dupré, Andrès Segovia ; concerts spirituels avec la chorale Couraud, Marcel Dupré, et *Requiem* de Berlioz avec une brillante distribution ; représentations du *Falstaff* de Verdi avec la Scala de Milan ; reprise de *la Main de gloire*, de Jean Françaix, créée l'an dernier à Bordeaux, et première mondiale du ballet *les Saisons*, d'Henri Sauguet avec la Compagnie Cuevas (ex-Ballet de Monte-Carlo) ; enfin soirée folklorique espagnole avec les meilleurs ensembles de la tradition populaire ibérique.

Fier à juste titre des cadres offerts par la ville et sachant l'importance de leur rôle, le Festival a désiré que chaque manifestation, grâce au décor qui lui est assigné, atteigne au maximum d'épanouissement : concerts symphoniques et représentations lyriques et chorégraphiques auront lieu au Grand Théâtre, concerts de chambre, au château de la Brède, concerts spirituels, en la cathédrale Saint-André et soirée folklorique, dans le jardin public.

Fêtes du vin et de la musique se donneront joyeusement la main puisque les régates sur la Dordogne, le Jugement du vin nouveau à Saint-Emilion, le Voyage nautique et les Cours d'amour dans le Médoc, le Défilé des jurats et compagnons en costume historique seront le pittoresque accompagnement du « Mai musical ». Mais n'oublions pas l'exposition promise des œuvres de Goya.

Après Bordeaux, Toulouse annonce, du 2 au 10 juin, un Festival international de musique non moins attachant et qui comportera principalement : trois concerts de musique contemporaine, dirigés par Igor Markevitch, Jean Martinon, Claude Delvincourt et Gaston Poulet ; des séances de musique de chambre et de musique religieuse avec le quatuor Parrenin et Olivier Messiaen ; des représentations lyriques de *la Force du destin* et une soirée de *bel canto* avec la Scala de Milan ainsi que la création mondiale d'un ballet-spectacle.

Deux grandes figures de la musique seront célébrées : Vincent d'Indy, pour commémorer le centenaire de sa naissance, et Verdi, pour le cinquantième anniversaire de sa mort.

L. Maurice-Amour.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20.
T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me MALLET, notaire au KREMLIN.
PAVillon **LIBRE** à **VILLEJUIF**, 24 *bis*, rue Tolstoï. Adj. 27 avril, 15 h. **M. à P. : 300.000 fr.** S'ad. Me **MALLET.**

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN.**
PROPté à GENTILLY, 32, rue Pierre-Marcel, compt **IMMEUBLE** sur rue 3 étages et **PAVILLON** état neuf. **ADJUD. 9 MAI 1951,** 15 heures. **M. à P. : 1.500.000 fr.** S'ad. Me **MALLET.**

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Jean de Ruaz présente un ensemble d'aquarelles de Rodin. On sait que bien souvent les dessins de sculpteurs dépassent par leurs qualités plastiques les dessins des peintres. Auguste Rodin va plus loin encore, car ses dessins, et plus encore ses aquarelles, révèlent des recherches hardies de vie et de mouvements de formes. Auguste Rodin a toujours rêvé d'exalter la puissance charnelle, aussi bien dans les fortes musculatures de ses modèles masculins que dans la délicate volupté d'arabesque de ses corps féminins. Rodin, qui connaissait à fond la science anatomique et dessinait impeccablement sur le plan strictement objectif, ne s'embarrassait pas toujours de la forme exacte, il n'était pas emprisonné par elle.

C'est ce qui lui a permis de donner à ses modèles des attitudes, des gestes si riches d'expression, si palpitants de vie.

C'est souvent dans les outrances ou dans les recherches que se reconnaît le véritable maître.

Léopold Lévy expose à la Galerie des Beaux-Arts des peintures et aquarelles qui s'échelonnent de 1939 à 1950. Léopold Lévy possède un talent réel fait de sincérité et de sensibilité. Ses peintures sont fortes et hautes en couleur ; toutefois nous leur préférons souvent ses dessins aquarellés, d'une délicatesse raffinée, il y possède le sens des valeurs et des harmonies subtiles.

Maurice Sérullaz.

LES BONS DU TRÉSOR
A INTÉRÊT PROGRESSIF

SONT ANONYMES ET EXONÉRÉS
DE TOUS IMPOTS

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES NOUVEAUX
AVANTAGES QU'ILS COMPORTENT

PRIX D'ÉMISSION ..... **4.975 Francs**
PRIX DE REMBOURSEMENT
APRÈS TROIS ANS .... **5.550 Francs**

REMBOURSABLES A VUE APRÈS 3 MOIS

61

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

RIVOIRE & CARRET
LE MACARONI RIVOIRE ET CARRET SE MANGE ÉLÉGAMMENT